

LOUANGE

Troisième âge, doux : Trois Héros

De l'Esprit

Intelligence, intuition, capacité d'invention ou d'innovation différencient leur profil selon les individus. Il suffit d'avoir des enfants ou d'enseigner pour, ébloui, rencontrer un inestimable bouquet d'esprits, certes modelés par la culture, mais donnés dès la naissance. 100 % acquis, 100 % innés ! Plus d'un demi-siècle passé dans des amphithéâtres, sous toutes latitudes, m'apprit cette humilité de base, pour un professeur, que nous ne pouvons presque rien devant cette donnée, devant cette poussée vitale, ces dons, denses et fragiles, variés à profusion et de façon inattendue. Mieux encore, la capacité de métamorphose d'un individu fait qu'un élève doué mute en fruit sec et qu'inversement un chahuteur invétéré invente et innove ; en huit décennies de vie, tout se transforme. Cette multiplicité fluctuante ressemble fort aux variations, tout aussi imprévisibles, des individus parmi n'importe quelle espèce. Comme la vie, l'intelligence se renouvelle sans cesse

en singularités incomparables. Non seulement, elle trouve ou crée du nouveau, mais, elle-même, nouvelle, surgit partout et sans cesse. Autrement dit, loin d'être unique, défini et prévisible, redondant donc contradictoire, l'esprit se réfracte indéfiniment comme la lumière blanche dans les teintes et nuances infinies de l'arc-en-ciel. L'Esprit saint lui-même se divise en langues de feu descendant sur chaque tête des apôtres rassemblés, leur permettant ainsi de parler en langues, c'est-à-dire d'être entendus dans tous les idiomes de la terre. Deux fois inattendus, dans leur émergence et leur exercice, ces esprits multipliés reproduisent cette néguentropie ou cette information, proportionnelle, justement, à la rareté qui, dans l'Univers, tente d'équilibrer, on ne sait comment, les effondrements répétitifs de l'entropie et produit, de même, les naissances ou les mutations, sans cesse nouvelles, de la vie, qui, dans les espèces, luttent contre les ravages de la mort. Le bonheur surprenant de notre destin réside dans ce trésor, apparemment inépuisable, jaillissant par émergences imprédictibles. Comme la vie produit des individus nouveaux, l'esprit, inventif et innovateur, effet de la néguentropie, devient source de nouveautés, produit donc, à nouveau, de la négentropie. Puisque celle-là se trouve déjà là,ensemencée dans l'Univers et au sein du réseau évolutif, l'âge de l'Esprit, doux par rapport aux hautes énergies, dites entropiques, perdure donc en tous temps, travaillant à se libérer d'un étranglement mortel. Mobilisée par ces esprits, notre histoire se renouvelle sans cesse comme le monde se diffuse et se dissémine, comme la vie explose et se multiplie. Comme les étoiles, les galaxies, les individus et les cultures sont toutes singulières, aucune période ne ressemble à quelque autre. L'historien voit passer des paysages, sans cesse changeants,

humains, certes, maintenant, mais analogues à ceux que déploient luxueusement les constellations du ciel, les habitats de la terre, les feuillages, les écailles et les pelages des vifs. De ce monde et de la vie nous héritons cette victoire joyeuse et inespérée, triomphe, certes, sur la mort, mais sans cesse en danger devant ses attaques. L'âge doux, celui, justement, des esprits, advient dès que ceux-ci se mettent à lutter contre elle de manière efficace. Nous y sommes. De même qu'il y eut trois manières de s'entrégorger durement : armée, religieuse, économique ; de même l'âge que j'appelle doux se décline de trois manières, portant sur la vie et l'esprit : médicale, pacifique et numérique.

LE GUERRIER, LE MÉDECIN

Nouveauté

Par plaisir et dans l'enthousiasme, je reprends le deuxième événement de mon existence, plongée, comme toute autre et tout entière, dans le couple mort-vie. Soudain, au moins en Europe occidentale, la constitution d'une communauté arrêta les conflits entre des nations qui se mirent au régime de la paix, alors qu'elles vivaient en conflit permanent depuis des millénaires. Notre paix dure depuis soixante-dix ans et vivre en paix, c'est vivre vraiment, je veux dire sans avoir sans cesse la mort à ses côtés, cherchant qui dévorer.

D'autre part, les inventions de la médecine, de la chimie, de la biologie, de la pharmacie, l'hygiène, plus les politiques de la santé, nationales et internationales, Sécurité sociale, OMS, firent augmenter vertigineusement l'espérance de vie et reculer

aussi fortement la douleur. Une femme de soixante ans vit aujourd'hui plus loin de sa mort qu'un nouveau-né en 1700. Entre 1740 et 2012, cette espérance est passée de vingt-quatre ans pour les hommes et vingt-huit pour les femmes à soixante-dix-huit ans et demi pour les hommes et quatre-vingt-cinq pour les femmes, dont vingt ans de gagnés ces dernières décennies. Naquit donc, en ces temps, un nouvel humain, traversant une nouvelle existence en repoussant la vieille Camarde, événement rarissime qui signifie que les forces faibles et timides de la vie viennent, récemment, de contrecarrer plus ou moins les forces, fortes et même historiquement irrésistibles, de la mort. La lutte pour la vie, qui fournissait jadis une bonne définition de l'existence individuelle et même de la santé, peut passer désormais comme une sorte de loi parcourant notre histoire, en même temps qu'un point de vue tragique sur notre passé.

Raymond Aron disait de Giscard d'Estaing, alors président de notre République: «Il ignore que l'histoire est tragique.» Ils avaient raison tous les deux et tous deux péchaient par ignorance: le premier, lucide sur jadis et naguère et aveugle au présent; l'autre, heureux du présent et, en effet, ignorant de ce bonheur puisque la paix permet de vivre en oubliant, justement, que l'on vit en paix. Dure et lourde, la guerre pèse comme la mémoire; la paix se déroule, légère et douce, dans son propre oubli. Sans le savoir et croyant savoir ce que l'autre ignorait, le sociologue marquait la coupure amont-aval que j'ai vécue et que je décris.

Stratège et médecin

Le couple en bascule mort-vie, dont la version religieuse évolua, on l'a vu, du sacrifice, humain ou animal, en tout cas

dur et sanglant, vers le signe ou le symbole, doux, renversa son antique déséquilibre à un moment précis: entre l'explosion d'Hiroshima, où triomphe mais s'achève l'âge de la Mort, et la découverte de la pénicilline, où commencent les soins efficaces en faveur de la vie. Tout détenteur de l'arme atomique se sait, désormais, l'opprobre du monde. Cet instant solennel voit le guerrier quitter le devant de la scène où il paraissait depuis des millénaires comme héros majeur et rôle-titre de l'histoire et le médecin le remplacer pour adoucir les souffrances et prolonger la vie. Par après, nous aurons à retrouver l'évolution irrésistible de la force, dure, vers le signe, doux, non plus dans le cadre du sacré mais, loin de là, dans les nouvelles technologies numériques de la communication. Commençons par la santé.

Bicéphalie médicale

Un groupe de spécialistes éminents écrivirent naguère une encyclopédie médicale dont ils me demandèrent de rédiger la préface. J'y peignis en gloire le portrait du praticien. En France et dans maints pays voisins, depuis quelques siècles, nous divisons l'enseignement supérieur en quatre « facultés »: Sciences, Lettres, Médecine et Droit. Nous y formons quatre types d'intelligence, quatre genres de pratique, quatre métiers. Différente de la tête littéraire, singulière, originale, individuelle, attentive aux créations sans équivalent, la tête scientifique se voue, inversement, aux généralités des savoirs mathématisés ou en voie de le devenir. Face à cette dualité singulier-universel, le juriste, bicéphale, cumule les deux têtes: l'une vouée aux lois et à la justice, l'autre adaptée à la jurisprudence humaine des cas. Bicéphale aussi bien, le médecin, quant à lui, associe de même à

une tête savante, meublée de biologie et de nosographies, une autre, attentive aux personnes et à leur aventure personnelle ; l'une experte, l'autre inclinée vers le patient : la pathologiste et l'empathique. À la première de ces deux têtes nous devons les avancées triomphales du demi-siècle qui vient de s'écouler. Alliée à la biochimie, à la pharmacie, à l'hygiène, aux politiques de la santé, elle inventa tour à tour la pénicilline, les sulfamides, la cortisone, les bêtabloquants et les antirétroviraux, sans oublier les analgésiques et les anesthésiques. Victoire historique, la médecine, sans doute pour la première fois, guérit, soulagea, en tout sculpta, je l'ai dit ailleurs, un homme nouveau. Certes, il faut encore tenir compte de l'évolution qui, faisant muter bactéries et microbes, donne de la résistance à des souches et rend relatives nos victoires.

Honneur à la tête savante, héroïne incontestée de cette victoire. Cependant, l'autre tête médicale risque d'en payer le prix. Pendant que la première consulte les examens techniques sur l'écran d'ordinateur, elle peut oublier la seconde, celle qui s'incline vers le patient individuel et douloureux. Triomphale, la tête attentive à la maladie peut délaissier la seconde, penchée vers le malade.

Trois, deux personnes concrètes

Chaque ère de l'histoire célébra un héros qui la résumait. Depuis le commencement des cultures que je connais, nous avons porté aux nues les stratèges vainqueurs, les généraux triomphants, chevaliers, cavaliers, artilleurs... : Achille, César, Roland, Turenne, Napoléon, Foch... rôles-titres aux âges de Mort. Le portrait-robot qui les fondrait ensemble peindrait

ou sculpterait le héros de l'âge dur, comme on peut le voir à Carnac ou à Bryce Canyon. Nous les porterions moins, aujourd'hui, au Panthéon que devant un tribunal pour crimes contre l'humanité. Car ce composé mortel d'Attila et de Basile a perdu enfin sa gloire et sa réputation, le héros des temps contemporains, tout à l'opposite, devenant le médecin. Notre coupure historique se faufile entre ces deux incarnations.

Dans *Les Mots*, son autobiographie, Sartre raconte qu'au temple protestant de son enfance surgissait parfois, le dimanche, on ne sait d'où, la haute stature d'un vieillard barbu qui ressemblait, dit-il, au Père éternel, le Dr Schweitzer, son parent. Plus tard, Jacques Monod me raconta que sa lignée, protestante elle aussi, était apparentée aux Schweitzer. Lorsqu'il obtint le prix Nobel, en 1965, il dit avec modestie qu'il n'était que le troisième de sa famille, puisque le Dr Schweitzer avait mérité celui de la paix en 1952 et Sartre celui de littérature en 1964. Ainsi célébrait-il la gloire de sa lignée, dont trois membres avaient obtenu la même récompense, en trois domaines différents. Deux se ressemblaient. Je viens de dire la tête médicale originale parce que bicéphale : l'une, savante, celle de Jacques Monod qui, experte en biochimie, contenait mille expertises et techniques, l'autre, semblable à celle du Dr Schweitzer, pitoyable envers les populations délaissées qu'il soignait à Lambaréné, au Gabon. Son corps y repose désormais, parmi ceux qu'il a aimés. Méditons maintenant sur les dates de ces prix : 1952 et 1965. Elles tombent au lendemain de la guerre, après la Shoah et l'explosion d'Hiroshima. Depuis lors, grâce aux inventions biochimiques et aux innovations médicales et pharmaceutiques, nous souffrons moins, vivons mieux et plus vieux ; le guerrier nous tuait jeunes. Dans les années 1950 à 1960,

marquées précisément par les hautes figures de Schweitzer et de Monod, mieux, par cette figure bicéphale, une médecine nouvelle, inventive, émerge parmi nous. Le héros dont je veux célébrer la grandeur transhistorique, inventa, synthétisa mille médicaments, promut les psychotropes... et, bientôt, vaincra le sida et, je l'espère, le cancer ; mieux encore, par antalgiques, analgésiques et anesthésiques, il soulagea nos souffrances, jadis et naguère sources de toutes les morales mondiales, construites exprès pour permettre aux humains de supporter une souffrance inévitable et quotidienne, ouvrant ainsi une ère nouvelle où l'on put combattre la douleur et souvent triompher d'elle. La figure du Dr Schweitzer était célébrée jusqu'à récemment comme celle d'un individu exceptionnel, humain, humaniste, esthète même puisqu'il donnait des concerts d'orgue pour financer son hôpital de Lambaréné ; de même Jacques Monod, violoncelliste, dirigeait souvent des chorales. Aujourd'hui, je vois ce double profil se confondre avec tous ceux de cette génération admirable qui a lancé la médecine moderne, celle qui soulage vraiment, guérit souvent et, ce faisant, mit au monde et modela une nouvelle humanité. Pas seulement dans notre coin retiré d'Europe occidentale, mais dans tous les pays du monde, où les politiques de santé s'améliorent sous la pression médicale mais aussi celle des mentalités, complètement transformées par cette ère nouvelle où la douleur est combattue et la maladie souvent vaincue. Rappelons que l'OMS, dans les années 1970, a éradiqué la petite vérole dans le monde entier : c'était la première fois que l'on guérissait non plus un malade mais l'ensemble d'une maladie. Du coup, je rêve de réaménager le Panthéon des grands hommes en remplaçant la suite cauchemar des guerriers qui

ensemença la Terre de terreur par la série des médecins qui, aujourd'hui, adoucit et prolonge la vie.

Monod et Darwin

Un nouvel exploit de son côté. Nous autres animaux courons pour éviter nos prédateurs, pour attraper nos proies et trouver nos partenaires sexuels. Fixes, les plantes et les arbres ne courent ni ne se déplacent ; pour attirer ou se défendre, ils durent inventer la chimie, parfums ou poisons. La faune, dynamique, maîtrise tous les mouvements possibles ; biochimique et pharmacienne, la flore secrète des substances. Par leurs couleurs, par leurs fragrances, leurs sucres, les fleurs attirent les abeilles qui les fertilisent ; de ses fruits, la flore invite d'autres animaux, humains compris, à la cueillette, à la dispersion et au réensemencement de ses graines ; de même, mille produits toxiques écartent de son voisinage ses ennemis éventuels. Francis Hallé, botaniste, affirme donc que les vivants sans cerveau manipulent, d'une astuce sans pareille, ceux qui, munis de cet organe supérieur, deviennent vite vaniteux de leur intelligence, pourtant fort inférieure aux exploits ci-dessus. Ajoutons à ce compte humiliant les mille médiations grâce auxquelles certains parasites animaux, même monocellulaires, habitent, se nourrissent, transitent et pullulent. Nous restâmes incapables pendant des millions d'années de comprendre et de produire de tels artifices. Pour caractériser la nouvelle ère dont je fais l'éloge et dont je jouis, je dirais volontiers qu'elle peut se mesurer avec exactitude par notre accès nouveau et récent aux finesses subtiles, microscopiques, adaptatives, de l'évolution, telles que ces vivants sans cerveau les déploient.

En devinant et mimant leurs conduites, en comprenant certains des mécanismes raffinés annoncés de loin par Darwin, nous devînmes tout à coup aussi géniaux que les arbres, les trichines ou les bactéries. Les philosophes qui opposent l'instinct, pis, les automates génétiques, à l'intelligence humaine pour célébrer l'excellence de cette dernière ont-ils estimé à sa justesse la précision sophistiquée des antiques adaptations évolutives ? Lente, notre intelligence mit, en effet, des millions d'années à pénétrer enfin les conduites fines de survie propres aux vivants privés, tout justement, de cette intelligence. L'âge doux le fit.

Nouveaux paysages

Or voici une autre nouveauté, où la douceur de l'attitude pitoyable rejoint celle, technique, de l'information. Délaisant de plus en plus les catégories générales, les soins statistiques, les remèdes globaux, les molécules couvrant un grand nombre de cas, la médecine actuelle, encore alliée à la biochimie mais poussée nouvellement par la pensée algorithmique, s'oriente vers la singularité, vers le profil particulier du malade. Tout se passe comme si, lancées par la première tête savante, les sciences et les techniques nouvelles entraînaient aujourd'hui le médecin vers sa seconde tête, humaine, humaniste, humanitaire. Réconciliation entre l'expert et l'empathique. La première raison de cette réconciliation réside dans l'abondance des données. Voilà sans doute la question centrale des années à venir. Nous commençons à disposer d'une masse immense de ces données, sur tout, sur les objets, le monde, la société, finalement sur les personnes privées... donc aussi sur la santé de chacun. Exemple: de même que notre corps est habité

de plus de bactéries qu'il n'est formé de cellules, et de plus encore de virus que de bactéries, et qu'ainsi son *paysage* viral caractérise fortement l'identité de chacun mieux peut-être que l'ADN déchiffré, de même un ensemble immense de données donne de chacun le profil le plus fidèle. Nous découvrons un paysage dont le premier âge visita déjà les variations multiples et la diversité, paysage qui entre mieux dans le réel, ici dans la personne même, que des schémas conceptuels. Seules les techniques numériques peuvent dominer ces multiplicités. Datant déjà de presque trente ans, cette révolution concerne justement le traitement possible du multiple et de l'individuel. Exemple: si vous ouvrez un traité d'anatomie un peu ancien, vous y trouvez des schémas: la tête du fémur, la crosse de l'aorte... Aujourd'hui, vous y voyez l'IRM du même os ou de la même artère, prise sur une jeune fille de quinze ans, un vieillard de quatre-vingts: non plus une généralité, mais des singularités, non plus des concepts, mais des exemples, non plus des schémas, mais des *paysages*. Il en est de même en physique, en cosmologie, en océanographie... Nous pouvons observer dans le plus fin détail les reliefs si divers des planètes, les fosses dans les océans de la nôtre, le buissonnement multiple des failles sismiques... En bref, la science entre dans le réel tel quel, local: individuel, original. Elle le doit à la multiplicité des moyens d'observation, au foisonnement consécutif des données ainsi recueillies et à la possibilité de les mettre en mémoire et de les traiter. Sans ordinateur, rien de cela ne serait possible. Ce changement date d'hier, mais il est la suite d'une immense évolution historique et marque le début de transformations dont la plupart ne peuvent se prévoir. En particulier, sur la question de l'appropriation des données privées.

À l'ère ancienne, que l'on peut nommer « hégélienne », traînaient parfois derrière les armées au combat quelques chirurgiens épars, mal équipés, en compagnie d'infirmières rares, munies de pansements épars dans un environnement souillé par la bataille. Les grandes épidémies s'ensuivaient souvent des charniers suivant ces rencontres. Nul n'aurait imaginé que ces arrière-gardes remplaceraient un jour, en première ligne, les fantassins, jadis victimes ; que l'hôpital, où se jouent les luttes à mort pour le triomphe de la vie, prendrait la place du conflit ; que les gouvernements, délaissant le service militaire, décideraient d'une politique de santé ; que les soins succéderaient aux blessures ; que la Sécurité sociale se substituerait au quartier général et à ses stratégies mortuaires ; que l'OMS pourrait orienter une géopolitique. Oui, cette utopie eut lieu.

Le ou la malade

Souffrants sans doute, accidentés parfois, les animaux sauvages guérissent ou meurent de leur faiblesse ou de blessures, selon les circonstances. L'urgence de la chasse, les nécessités mortelles de la chaîne alimentaire – manger ou être mangé –, en bref, la sélection naturelle, pèsent si puissamment sur leur existence que la pathologie joue un rôle dans la sélection : lionnes et tigresses prédatrices coursent plus aisément les antilopes et les gnous blessés que les sains ; l'animal, qui pourtant porte parfois secours à un semblable malade, mange la proie blessée.

Il faut attendre la domestication pour que, par intérêt protecteur, la paysannerie pastorale invente le vétérinaire. En raison des zoos apparurent aussi, en ville, celle ou celui qui

soigne la faune sauvage engagée. La médecine animale émerge en notre voisinage. Car la domestication préserve les plantes et les bêtes de la lutte pour la vie : des prédateurs majeurs, par l'agriculture et l'élevage, depuis le néolithique, et des mineurs, les microbes, depuis l'ère douce. Nouvelle pseudo-citation : le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : « Ceci est à moi » inventa l'agriculture et l'élevage, champs cultivés, granges, basses-cours et médecine vétérinaire. Maladie et médecine nous caractérisent parce que nous ne cessons de faire pièce à la pression de la sélection. Je ne connais pas de définition plus forte de l'humaine aventure, peut-être même de l'histoire, qui, ainsi considérée, commence autant avec l'agriculture qu'avec l'écriture. En refusant les lois de la jungle, nos pratiques combattent l'évolution. Nous opposons savoirs et techniques à la sélection naturelle. Nous naquîmes comme hommes en même temps que cette lutte. Comment ?

Soin

De nous entre-soigner, comme nous nous mêmes à soigner certaines espèces de faune et de flore. Si le mal, c'est-à-dire la violence, est le propre des groupes, la maladie et le soin construisent le propre de l'homme. Par sa faiblesse et le fait qu'il obtienne, miraculeusement, parmi la violence usuelle, d'être pansé par et parmi les siens, le malade est un personnage emblématique décisif : rare, faible, mourant même, mais producteur d'humanité. La publicité de la violence produit le public ; la pitié envers le malade produit le *sapiens*. Comment ? Par la présence et l'attention d'un autre humain : le ou la médecin, devenu enfin le héros de notre ère. Meurtriers, nous

nous battons à mort contre l'autre mais, miséricordieux, nous combattons à mort, avec lui, la mort. Qu'est-ce que l'homme? Il a deux âges: assassin-victime; malade-médecin. Monstres de mort, nous voulons devenir des dieux de l'immortalité; nous y réussissons, en partie, depuis à peine un demi-siècle. Mieux, depuis notre aurore, depuis Gilgamesh qui le dit le premier, nous cherchons la mort et l'immortalité. Nous avons raison de courir après cette dernière car cette volonté tendue et utopique fit et fait de nous les hommes que nous sommes. À mort l'autre et les autres, mais à mort la souffrance, le mal et la violence; à mort la mort! Animal: être-à-la-mort, évolutif et darwinien. Humain: assassin, être-à-la-mort, mais au bout du compte, malade et médecin, être-au-désir-d'immortalité. Animal encore, certes, et darwinien, là; mais ici, inventant la pitié culturelle pour combattre la sélection naturelle. La faiblesse, en ce sens, est le propre de l'homme. Une bombe: égrota et valétudinaire, blessé, couché dans le fossé, cette sorte de rien, tout à coup, devient tout. S'agit-il là d'une source possible de la science et de l'histoire?

L'advenue du médecin

Ni conte ni mythe, parabole: «Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, lorsque des brigands l'attaquèrent, lui arrachèrent ses vêtements pour le voler, le battirent et s'en allèrent en le laissant à demi mort» (Luc 10, 30). Nous vivons dans la violence et pensons en son évidence. Elle nous paraît la réalité inévitable de notre condition et de nos communautés; la rivalité, le combat, le débat, moteurs de nos relations, dynamisent, croyons-nous, les mouvements de la vie

et, dit-on, même, de la découverte. Sur elle nous construisons notre histoire et mille théories, nous faisons un triomphe aux gagnants sanglants, la société du spectacle drogue ses clients de guerres et de cadavres... De cette réduction usuelle des hommes à l'état d'assassins, qui peut innocenter philosophies et idéologies? Voici.

«Or un prêtre descendait cette route. Quand il vit l'homme, il passa en se tenant de l'autre côté de la route. De même un lévite arriva à cet endroit, s'avança, vit l'homme et passa en se tenant de l'autre côté de la route» (Luc 10, 31-32).

Comme la violence, journalière, brille dans les médias, les livres d'histoire et les manuels de philosophie, les doctes, nourris de *Illiade* et des meurtres d'Achille, de *La Chanson de Roland* et d'*Horace*, de la guillotine libératrice et d'un Napoléon aux victoires légendaires, de Hobbes et de Clausewitz..., en assument la présence inévitable. Ils se hâtent vers leurs débats d'idées ou d'engagement politique pour en découdre dialectiquement.

«Mais un Samaritain, qui voyageait par ce même chemin, arriva près de lui. Quand il le vit, il en eut profondément pitié. Il s'approcha de lui, versa de l'huile et du vin sur ses blessures et le recouvrit de pansements» (Luc 10, 33-34).

En ces temps-là, siégeaient deux temples concurrents, l'un à Jérusalem, l'autre en Samarie. L'homme qui fait halte, ne l'oublions pas, joue donc, à cette époque, le rôle de l'ennemi public numéro un, haï, méprisé, considéré comme un traître. Le réprouvé s'incline pour soigner. Ainsi, la parabole ne fait-elle pas seulement l'éloge de celui ou celle qui s'arrête pour aider. Non, elle dit cette parole indicible qu'est bon le pire ennemi, que le plus détesté se conduit de manière douce, que

le plus bas s'élève au plus haut, que l'abominable homme des neiges recueille avec pitié le petit garçon blessé qui vient de tomber du ciel... Scandale majeur, en ce temps, au récit de ce Bon Samaritain. Si nous disions aujourd'hui « le Bon SS », nous comparâtrions devant les tribunaux ! Comme Jésus-Christ. Pas de dialectique ici, mais cette bombe explosive, toujours la même, ici quasi insupportable : des pierres précieuses brillent parmi les poubelles humaines. Éthique sublime et véridique.

Le récit a, de plus, une portée universelle. Car la définition propre de l'homme s'y joue. Voici : victime de brigands, tel blessé gémit au bord de la route. Autrement dit : une victime quelconque de nos luttes de tous contre tous gît dans le ruisseau. Vous qui passez ici, ouvrez grands les yeux. À côté du blessé gémissant, Abel crie dans le même creux, en agonie depuis la Genèse ; Abel, certes, mais, à côté de lui, Hector suppliant, victime des colères imbéciles d'Achille, et, avec eux, les trois Curiaces, dépecés par les Horaces, plus les Sarrasins, abattus par Roland et le Cid, plus, horrible tas, la cohue pathétique de ceux qui hurlent de souffrance sur les champs de bataille depuis les guerres médiques, puniques, étrangères, civiles, locales, coloniales, mondiales, d'Eylau à Hiroshima, les millions de fantômes qui se lèvent sur les stèles des cimetières militaires, sans compter tant de femmes et enfants, victimes secrètes des tortures familiales. Apparaît ici la foule couchée des blessés aux pieds des soldats transis dans la pierre, à Carnac et à Bryce Canyon.

Or, communément meurtrier, génialement habile en cette activité, tout blessé aurait vite disparu de la surface de la Terre si ne s'était levé, tout aussi originaire que lui, un second personnage : le médecin. Celle qui se penche sur le blessé ; celui

qui écoute les plaintes de l'agonie ; celle qui s'incline ; l'attentive qui cherche à comprendre et qui peut-être guérira... Non, il ou elle n'est pas seulement le héros de ce temps, mais sans doute celle et celui de toute l'histoire.

Diptyque philosophique : la lutte du maître et de l'esclave face à l'inclinaison de l'infirmière sur le douloureux. Le tragique et la pitié. La bataille universelle et la sollicitude rarissime. Sang, d'une part ; huile et vin, de l'autre.

L'absence du tiers-soignant

Assassins, nous n'eussions pas survécu, géniaux et inventifs, si, au milieu du champ de carnage où gisaient, hurlant de souffrance, maîtres et esclaves mêlés, confondus, aussi ensanglantés les uns que les autres, un tiers, rarissime et bouleversé, ne s'était incliné sur les plaies ouvertes. Parmi la pluie de mort aussi universelle que l'attraction, voici que survient la rupture de symétrie, un écart à l'équilibre, l'improbable, le miraculeux *clinamen*. Elle s'incline, la femme au dos doucement penché, elle-même sans doute assez faible pour n'avoir pas été recrutée de force dans les camps d'entraînement terroristes des Capitaines Fracasse. Nous devons la continuité de l'homme, oui, sa sauvegarde, oui, son évolution originale vers le culturel, à ce médecin principiel, aussi originel que le péché ainsi qualifié, porteur sain de santé. Notre histoire à devoir de mémoire révère tant la violence que cet homme ou cette femme à qui nous devons notre perpétuation, nul n'a jamais songé à lui donner quelque nom dans les mythes et légendes des commencements. De même qu'il n'existe pas de dieu de la pesanteur, comme une anticipation des lois

naturelles, de même Esculape s'absente de la table olympique où riaient les dieux grecs. Raphaël le Guérisseur reste, dans la Bible, l'ange marginal qui accompagne. Peu ou pas de nom pour ce père premier, pour cette mère première de la longue lignée des Hippocrate, Galien, Ambroise Paré, Jenner, Semmelweis, Pasteur, Fleming, plus les mille sages-femmes et infirmières qui peignirent la croix rouge avec le sang versé. Avant la *Pietà*, vénéra-t-on jamais quelque déesse de la pitié ?

Pour que l'espèce humaine ait survécu au meurtre intraspécifique, il a fallu que la constante victime du péché originel de violence, déchirée par la première pierre taillée ou brûlée de la bombe atomique, gisant donc dans le même fossé depuis le commencement du monde, rencontre, passant par ce chemin répété en boucle comme un éternel retour, une femme ou un homme, touché de pitié, qui s'incline sur elle pour nous conserver en vie depuis notre origine. Inconnu, ce Samaritain anonyme, nommé seulement par une appartenance méprisée, symétrise l'illustre Caïn ou le Cronos sanglant qui mangeait ses enfants. Cet humanitaire innommé a sauvé l'humanité.

Un paysage autrement ensoleillé

Le *Tiers-Instruit* s'étonnait que les philosophes, comme les astronomes, discourussent si peu du second foyer de l'orbite elliptique sur laquelle court notre Terre. Au premier, tout le monde observe le Soleil : illumination si éblouissante qu'on en perd la vue. Achille, assassin, Bonaparte, général, occupent cette place écarlate : nous ne voyons qu'eux ; histoire, droit, politique, médias, philosophie même... chantent leur violence et leur flamboyante descendance. L'infirmière, la mère, le

thaumaturge, la *Pietà*, le médecin... se cachent à la placé aveugle du second soleil noir. Sanglante, notre histoire empêche de le voir. Circulaire, répétitive, morne ritournelle de mort et de gloire, elle n'a pas encore compris la réalité de la révolution ovale. Le second foyer fait pièce au premier : le soin, faible, silencieux et doux, équilibre la puissance, dure, assourdissante des violents.

Qu'est-ce qu'un miracle ?

Au fait, que tel homme ou telle femme se penche sur la souffrance alors que d'ordinaire tout le monde la provoque, ne voyez-vous point là un miracle ? La bombe exactement inverse de celle que fait exploser la *Thanatocratie*. Aussi puissante, mais bienfaisante en silence. Le premier médecin manque-t-il de nom parce que, parmi la cruauté usuelle, cachée ou déchaînée, le plus souvent légale, organisée, brûlante de mille passions et en retour les allumant, bruyante de publicité, source de nos politiques, nul ne peut le repérer, invisible, inaudible, muet, proprement surnaturel ? Si, de plus, il guérit, la foule, éblouie d'une telle étrangeté, l'appellera « thaumaturge », « faiseur de prodiges », « annonciateur d'immortalité », « fils de Dieu ». N'a-t-elle pas raison ? Qui s'étonne que ce héros de bonté, tout le monde autour de lui le reconnaisse puisqu'il soigne lépreux, paralytiques, hémorroïsses, qu'il délivre un aliéné de ses esprits mauvais ? Qu'est-ce donc qu'un miracle ? Je prends ce mot au sens que lui donnèrent les spécialistes de thermodynamique – le miracle de Jeans – ou les théoriciens des probabilités – celui des singes dactylographes. Rareté imprévisible parmi des grandes populations, inclinaison de quelques dos qui barrent au

hasard la pluie universelle de la guerre, la pitié paraît, en effet, miraculeuse, parce qu'elle guérit, peut-être, mais surtout parce qu'elle existe parmi la fureur. Contredisant la loi universelle de mort, elle ira jusqu'à la folie de la Résurrection. Le succès populaire mondial du bouddhisme ou du christianisme s'explique, au moins pris à leur origine, parce qu'ils prônent, parmi la violence usuelle, compassion, miséricorde et charité. Certaines langues romanes expriment la piété par le même mot que la pitié. Le miracle, le voilà. Il ne contredit pas une seule fois les lois de la nature mais, tout au contraire, s'opposant à la loi sociale de mort, il cherche les causes naturelles de la maladie, de la souffrance et de la mort, qu'il nargue et combat. *Clinamen* ancien, néguentropie moderne.

Colles

Nous ne savions vivre en commun que drogués sous l'emprise de la violence légitime. Nous inventions sans cesse du droit pour la canaliser. Tout le monde annonçait que nous ne pouvions vivre ensemble que par elle. Comme elle est mortelle, comment se débarrasser du sang versé qui nous assemble, comment lessiver, sur nos mains, cette coagulation assassine ? Citées par la parabole, voici trois colles propres à former des collectifs : le sang coagule ; l'huile lubrifie ; le vin enivre. Par le premier, la société se solidarise, se solidifie. Sanglante, la violence nous coagule, grégaires, comme les aiguilles de pierre rouge à Bryce Canyon. Visqueuse et fluide, l'huile adoucit les relations. Le vin fait perdre le principe d'individuation. Peut-on imaginer une nouvelle association, assemblée non plus par le sang versé sous les coups du guerrier mais par l'huile ou le vin

que le Samaritain médecin fait couler sur les plaies du blessé ? Au lieu de l'opposition, l'onction. Et si je bois, je ne suis plus moi, mais je peux devenir toi ; quant à toi, bois et deviens moi. Passons-nous le verre ou le calice. À la place de la passion de tuer, l'acte d'aimer. Naïves utopies, dira-t-on.

Mot à mot, l'utopie n'a pas lieu. Inspirées des phalanstères de Fourier ou de Considérant, les communautés, à Philadelphie ou au Texas, se sont évanouies. Ignorantes de ces ancêtres, celles d'aujourd'hui se séparent, prudentes, à court terme. Échec ? Leur colle huileuse à composante passionnelle, trop légère, se désagrège-t-elle ? Mais les utopistes prirent l'initiative de dix associations utiles dont je vais bientôt dire l'éloge. Utopique, je le revendique, anticipatrice au moins, la philosophie, patiente et entêtée, reprend ce projet. Répète donc la question : quelle autre colle inventer pour unir une communauté enfin lavée de sang ? *La Guerre mondiale* en propose une, aussi passionnelle que les précédentes : la terreur nouvelle de perdre le monde ou que le monde nous perde. Embarqués sur l'île Terre, un appel urgent aux postes d'évacuation, en cas de naufrage de notre fragile embarcation, fédérerait tous les adversaires en une foule pressée autour d'éventuels canots de sauvetage. Finissant ainsi notre guerre contre la planète, un contrat, dramatiquement naturel, conduirait alors à une paix perpétuelle.

Pour mieux comprendre cet événement, il faudrait reprendre l'aventure humaine à partir de son commencement. Plongés dans la nature telle quelle avant d'inventer quelque culture que ce soit, nos ancêtres durent se soumettre, comme toutes les espèces, aux lois de l'évolution : des vies s'inventaient, la mort triait celle qui, s'adaptant au mieux, produisait une lignée. Cent cultures émergentes prirent en main, peu à peu

et quoique aveuglément, notre destin et, en particulier, la fonction de sélection, la seule en partie maîtrisable. Comme tous les carnivores, nous chassions pour manger ; nous avons commencé à nous entre-chasser, à nous faire la guerre : subir la mort, la donner ; les forts tuaient les faibles, les mâles les femmes et parfois les enfants. Autrui devint une proie. Comme tous les frugivores, hôtes des arbres et autres végétaux, nous cueillions pour manger ; nous avons commencé à réduire autrui en esclavage et nous conduire envers lui comme des parasites. Nous fîmes passer la fonction de sélection de la nécessité à la pratique, nous l'assumâmes sans le savoir. Vite et globalement dit : passer de la nature aux cultures consista, je le suppose, à transposer aux relations humaines nos conduites usuelles envers la terre, la faune et la flore. Dans les temps où Thanatos domina, les cultures humaines s'infléchirent donc des vivants vers les autres humains. Plus tard et localement, quand Bios ou la vie tenta de l'emporter sur la mort, l'instinct thanatomaniaque s'infléchit des hommes vers le monde. Nous tuons moins les autres mais ravageons le monde. Un contrat social s'imposa donc d'abord ; la nécessité d'un deuxième contrat, mais envers le monde, s'ensuit.

Un arrêt sur paysage

Puisque l'histoire, je le dirai, court de paysage en paysage et que je montre plus haut deux paysages durs, les alignements pierreux visibles à Carnac et à Bryce Canyon, voilà, d'abord, le champ brûlant de la bataille, à Eylau, toujours sans herbe ni colombe, étoile ni ciel, seulement des hommes, fraîchement tués, blessés hurlant de douleur que, passant à cheval,

l'Empereur n'entend pas. Ici, les statues de pierre se changent en cadavres, avant que les cadavres redeviennent ces statues. Paysage dur du deuxième âge.

Mais voici, pour aujourd'hui, le paysage doux, l'utopie réalisée, dont je reçus jadis l'héritage de mes ancêtres paysans dont le nom répète, lettre à lettre, le tableau lui-même dont ils faisaient partie et qu'ils ne cessaient de produire. Scandé de vignes et d'arbres, de prairies et de champs labourés, de carrés de luzerne et d'épis moissonnés, le *paysage paysan* requiert la *paix* – trois mots identiques –, la demande et la donne, la recueille en soi, dense, puis l'expose et l'inspire alentour. Il implique la patience lente du temps. Une méditation douce émane de lui, comme une atmosphère où se mêlent la mélancolie des amours disparues, le repos qui suit le travail de la semaine ainsi que les accords avec les voisins. De la poussière des ancêtres ensevelis là, du labeur manuel repris au quotidien, des pactes calmes avec les voisins, l'apparence de la terre devient belle. De ces ingrédients élémentaires jaillit l'émotion ressentie devant le silence *paisible* du *paysage*, la *palette* de ses teintes, la sculpture *propagée* de ses moutonnements et les *palissades* basses des limites et des fermes. Aveugle ou borgne, le peintre verra et brossera ce tout superficiel sur la *page* de sa toile, un dimanche, comme le perçoit le promeneur distrait, sans jamais évaluer un moment – nul phénoménologue ne les évoque – les millénaires longs de funérailles, de travail et d'accordailles nécessaires à la montée de la beauté volant comme une extase au-dessus des façons culturelles, comme s'élève à l'aube une petite vapeur. En un mot, l'esthétique désigne la perception du sensible et la saisie du beau parce que les cultivateurs et leur entourage, tous ceux dont la sagesse et la sagacité ont construit longuement

l'espace paysager du visible, du tangible, de l'à peine audible et de l'odorant, ont voulu, avec goût, qu'émane de lui cette nuée subtile. Par quel aveuglement au spectacle alentour, philosophes et esthéticiens n'ont-ils jamais eu de mot pour dire ce premier des beaux-arts, modeler la terre comme de la terre à modeler ? De son bruit furieux, la guerre, inversement, l'efface et la détruit ; tout paysage dévasté révèle un conflit, ouvert ou latent. Quelles hostilités inavouées manifestent donc la désagrégation et la ruine de nos paysages agricoles, naguère sereins et comme historiés, transformés en déserts plats, vidés de femmes et d'hommes pour les aises du tracteur et plongés par les passages mécaniques et la publicité sous les ordures vulgaires du bruit, de l'écriture et de la puanteur ? Si la beauté respire la *paix*, cette petite-fille du *paysage paysan*, la laideur signe la violence. Ignobles, nous tuons l'agriculture, ce noble cénotaphe de la beauté. Oui, nous tuons moins les autres, mais ravageons le monde.

Retour à la culture issue de l'agriculture

Prédateur des bêtes, le chasseur le devint donc de ses semblables en s'engageant dans des conflits ; cueilleur et stockeur de réserves, il traita en parasites quelques semblables-différents et en fit ses esclaves. Glissa de la flore aux humains la relation hôte-parasite ainsi que la relation prédateur-gibier de la faune aux ennemis. D'où la servitude, qui dura sans doute des centaines de siècles, d'où les guerres que l'on croit encore inévitables et perpétuelles, tant nous gardons une vague conscience qu'elles émanent de nécessités vitales. Nous devînmes alors les rares vivants qui osèrent le meurtre intraspécifique. Les guerriers

se firent, sans s'en douter, les agents de ce darwinisme naturel passé soudain dans les civilisations et leur histoire. Dans l'histoire et, sans doute la proto- et la préhistoire, les années de guerre l'emportèrent en nombre, j'en ai donné quelques calculs, sur les années de paix. Il en fut de même jusqu'à récemment.

La Sorcière et Michelet

Comme, à l'opposite, virent le jour d'autres praticiens, plus timides sans doute et faiblement efficaces : rebouteux, guérisseurs, mélangeuses de philtres, poisons et remèdes, mises à mort souvent, vétérinaires : adjuvants de Vie. Par la même intuition que celle de ce livre, Michelet se reposa-t-il, se délivra-t-il de l'histoire incendiaire en écrivant son éloge vibrant de *La Mer*, de *L'Insecte* et des sorcières ? Comme les cultures nous lancent souvent vers un progrès soutenu quoique hasardeux, mais qu'en les raffinant, l'on accède plus aisément aux techniques de tuerie qu'à celles qui cherchent à guérir ou à faire naître, ce déséquilibre nous mit assez vite en danger d'extinction. Alors que l'espérance de vie restait mince, la chance de mourir s'accroissait par les maladies, certes, mais aussi par les conflits mortels. Bien des groupes, beaucoup de cultures moururent de cette asymétrie croissante. Le plus étonnant, je l'ai dit, restant que l'humanité, en somme, ait pu survivre à ce déséquilibre, ait donc survécu à ses propres démons ; que ses ravages aient laissé des restes : une arche de Noé parmi la croissance violente des eaux, chargée d'animaux, de plantes et de vie, comme mon livre, des justes à Sodome, parmi la croissance violente de l'incendie... que nous n'ayons pas tous subi, en notre île ou planète fermée, le sort des dix

petits nègres. Mieux : toutes les civilisations mortes, y compris celle que nous révérons encore sous le nom d'Antiquité, moururent de ce déluge sans reste. À partir d'Hiroshima, nous faillîmes mourir, nous aussi, de ce déluge-là. Issu des sciences et pratiques de la vie, enfin efficaces, un rééquilibrage miracle nous sauva. La Sorcière nous sauva.

Nouvelles avancées de la vie

Tous focalisés vers la vie, d'autres événements récents renforcèrent cette révolution médicale et le rôle majeur de ce héros fondateur, de cette sorcière fondatrice. Attentive aux accidents de chantier, la législation du travail imposa le casque aux maçons et aux armaturiers, la ceinture de sauvetage aux navigateurs : ainsi chuta le nombre des morts sur les chantiers alors que, de jadis à naguère, ce chiffre paraissait aussi fatal que le destin. Une attention spéciale portée aux handicapés réaménagea la voirie et les accès aux bâtiments. Bref, prévalut un principe de précaution, souvent critiquable, mais aussi éloigné des vieilles mentalités que la vie s'écarte de la mort. D'où des résultats considérables et rapides : l'augmentation de l'espérance de vie, dont nous avons plusieurs fois décrit les effets décisifs sur la société ; une démographie mondiale en expansion si verticale que la brièveté de ma vie fut le témoin de deux doublements. Combien de générations pourraient en dire autant ? Aveuglément, toutes ces avancées dispersées convergent vers un seul effort : échec à la mort. Individuelle et collective, la vie, douce, devient l'opérateur principal de notre temps.

Le point à midi

Là où la mort domine encore, ci-gît le passé révolu, d'un archaïsme pitoyable. Là où règnent encore ses saccages, reconnaissez notre passé de guerres, de mépris envers les femmes, d'éloges de la douleur et d'entraînement à la bataille, de violences entre nations, entre ethnies, entre langues et religions... Jusqu'en 1984, nous n'avons cessé de décapiter au nom de la justice. Pendant la Révolution, la guillotine fonctionna en permanence place de Grève et décolla des milliers d'innocents, en hommage à la liberté, à l'égalité, peut-être même à la fraternité ; dans le même temps, nous détruisions ou martelions cent statues de cathédrales ; plus avant, les premiers chrétiens, loués par Corneille dans *Polyeucte*, cassaient, dans les temples, des idoles dont certaines avaient été sculptées par des artistes de génie. Autour de nous, aujourd'hui, d'autres décapitent et vandalisent, nous avons vandalisé et décapité aussi. Souvenons-nous-en, la vie risque sans cesse que la mort l'extermine. Faibles pour cultiver la vie et le virtuel, nous ne sommes pas décadents puisque nous inventâmes une nouveauté tant inattendue dans toute l'histoire que nous avons tout le mal du monde à la voir, tant elle est neuve. Mais la voient parfaitement ceux, en grand nombre, qui cherchent à quitter les espaces où règne encore la mort. Nous vivons en avance sur notre conscience collective, mieux en tout cas que nos spectacles. Mesurons, par là, dans quelle nouvelle culture nous vivons. Sortant à peine la tête de cet enfer, nous avons construit une sorte d'utopie dont nous ne pouvons reconnaître la nouveauté que par comparaison avec ce qui se passe alentour, qui ressemble trait pour trait à ce qui se passait chez nous avant cette ère nouvelle. Pour évaluer en vérité le moment original que nous avons la chance de vivre, mettez

donc en relation ce que l'on appelle les « nouvelles », toujours plongées, avec complaisance, dans cette antiquité hurlante autour de nous, avec notre histoire, ancienne et récente : cet écart immense, de la mort à la vie, permet de mesurer une autre sorte de progrès : politique, sans doute, moral, sûrement.

Le couple va-t-il pencher dans l'autre sens ?

Je ne suis donc ni sourd ni aveugle aux forces atroces qui, pendant cet âge si court, s'opposent à la prégnance neuve de la paix. Dix faucons, cent prêcheurs, mille haines religieuses, raciales, économiques, politiques, tentent, formidables, d'entraîner leurs proches et l'humanité entière vers la reprise de la guerre et le retour de la mort. Le couple moteur de l'histoire va-t-il se retourner ? De même que je reconnus le travail du doux pendant l'ère interminable où régna le dur, j'évalue à leur juste poids les menaces de mort et les conflits civils dans le règne doux. Oui, nous avons fini par bâtir une île paisible d'Utopie, mais des tempêtes l'entourent, battent ses rivages et les envahissent de miséreux et de blessés. En ces circonstances, comment nous conduire ? La guerre perpétuelle caractérise-t-elle notre condition ? Interminable et puissant, le deuxième âge a-t-il vocation de constance, alors que le dernier, fragile, ne saurait durer ? Au contraire, la violence piétine-t-elle en un stade antérieur où nous sommes passés, par où toute culture transite et reste longuement avant de s'en délivrer ? Le deuxième âge finira-t-il par s'éteindre ou par nous submerger une fois encore ? Au contraire, ces affamés de mort accèderont-ils enfin à leur troisième âge ? Touchons-nous à notre terme ? En arrivent-ils à leur fin ? Notre destin répétera-t-il celui des empires détruits par

les misérables qui les envahirent ? Au contraire, la multimillénaire poussée qui nous a promus vers la paix entraînera-t-elle cet entourage vers des solutions aussi imprévues que les nôtres le furent à nos propres yeux ? Comment sortir définitivement du deuxième âge, si long qu'il paraît ne jamais devoir finir ? Ne pas tolérer les opinions d'autrui, tuer, violer, dévaster les œuvres d'art, refuser les avancées de la science et de la pédagogie..., voilà des conduites qui furent les nôtres pendant des millénaires mais qui, en devenant criminelles, ne laissent aucun espoir de survie à ceux qui en perpétuent les coutumes. Devenues insupportables à l'immense majorité, elles mourront, à terme, de leur propre mort, comme nous faillîmes être victimes de la nôtre, ou ils finiront par s'en délivrer. Si nous combattons ces pugnaces au moyen de leurs propres armes, nous quitterons l'âge que nous commençâmes. Nous devons donc trouver des stratégies propres à notre temps et délaisser celles de celui que nous venons de quitter. Secourir, soigner, partager, négocier, dialoguer, suivre les trois modèles qui nous guident pour vivre dans notre âge et dont je n'ai encore cité que le premier... Puissent ces conduites suffire à conclure la paix avec les enfants de la mort.

Chiffres officiels

De fait, ladite violence ainsi déchaînée, prétendue sous-estimée par ceux qui se disent réalistes, ne la surévaluons-nous pas, au contraire ? Considérons les chiffres : les morts par attentats, les victimes de ces guerres asymétriques, ne peuvent se comparer, en nombre, aux dizaines de millions de tués par le dernier conflit mondial, le nôtre justement, et par les crimes odieux de nos États récents ni, aujourd'hui et chez nous, aux victimes du

tabac, des accidents de la route ou, au moins aux États-Unis, aux homicides causés par le port d'armes, dont la somme monte à des centaines de milliers. Décisive sur ce point, la classification officielle des causes de mortalité dans le monde frappe de son évidence : violence, terrorisme, guerres civiles... occupent le dernier rang du classement, dont je viens de citer quelques-unes qui le précèdent. Les fabricants de cigarettes nous exposent à mourir des millions de fois plus que les terroristes. Que dire des vendeurs d'armes ? Certes, on ne peut comparer les morts qui nous sont imposées à celles que nous nous imposons à nous-mêmes ; mais nous ne pouvons échapper à ce constat concret : objectivement, nous vivons plus en paix que le disent médias et politiques, si obnubilés par le deuxième âge qu'ils sont incapables de reconnaître un simple fait d'histoire sans un éclairage morne de conflits et de victimes, comme s'ils ne pouvaient vivre et penser qu'à l'intérieur du deuxième âge, comme s'ils n'avaient pas encore perçu la réalité du troisième.

Le théorème du loup

Un dicton fameux permet de revenir un moment sur ladite « nature » humaine. La sentence « l'homme est un loup pour l'homme » s'entend dans l'ignorance navrante des hommes et des loups. Enivrés d'abstraction, les philosophes qui l'émirent ne savaient ni préhistoire, ni sociologie, ni sciences de la vie, ni éthologie. Cette dernière montre que la louve éduque ses louveteaux avec une tendresse précise et une efficacité sans égale ; que la meute s'organise quasi légalement de manière presque rationnelle... Comprise comme une parole de cruauté ou de barbarie, ladite sentence, ignare, oublie même que les

chasseurs et les ruraux avaient, sur ce point, précédé largement les savants. Non, l'homme n'est pas un loup pour l'homme au sens de Thomas Hobbes mais il l'est réellement dans le sens d'une antiquité qui rejoint nos savoirs récents. Souvenons-nous des traditions chasseresses qui fondèrent l'Empire romain et son droit, en éduquant deux jumeaux sous le ventre d'une louve ; depuis longtemps, de même, nous envoyons nos enfants au lycée, lieu lupin, et nos politiques au Louvre, rocher du conseil. Oui, l'homme est un loup pour l'homme en ce sens, puisque les statistiques les mieux documentées montrent que la majorité des humains s'adonne à l'entraide empathique plutôt qu'à la concurrence ou au pillage. Les théoriciens de la haine et du débat appartiennent à la minorité que je désirais tantôt expédier dans une île bienheureuse. Ils disent ce dont ils rêvent, de haines et de batailles. Confirmation d'un résultat déjà vu : l'homme n'est ni bon ni mauvais ; les philosophes qui en décident ainsi jouent du piano avec des gants de boxe. Beaucoup d'entre nous sont bons et peu sont mauvais. Ni partout ni toujours. Ou encore : nous risquons tous, à un moment ou à un autre, selon les circonstances, de nous métamorphoser en psychopathes égoïstes et cruels. Retour au principal : décidé d'abord autour de la santé, l'étrange basculement eut lieu une deuxième fois. La majorité envahit et occupa enfin la culture. Comment ? Voici.

DEUXIÈME SENS : LA PAIX

La géopolitique et l'Europe

Dès la constitution de l'Europe, nous assistâmes, au bout de la guerre froide, déjà virtuelle en vérité, à la fin des guerres

symétriques, opposant deux puissances équivalentes. De 1945 à 2015, comptons soixante-dix ans de paix, laps de temps exceptionnel, inconnu en Europe depuis, au moins, la guerre de Troie. Si, d'autre part, nous nous référons, de nouveau, à la classification officielle des causes de mortalité dans le monde, établie par l'OMS et les diverses institutions internationales, nous constatons que les guerres civiles, violences, attentats et terrorismes occupent désormais le bas du tableau, avec des nombres de victimes quasi négligeables, alors que les médias les énumèrent à chaque heure jusqu'à la nausée. En comparaison, les maladies infectieuses ou cardiovasculaires, les industries du tabac, les accidents d'automobile, la spéculation sur les denrées alimentaires, ainsi que la pollution, font des milliers de fois plus de morts que les guerres civiles contemporaines et le terrorisme. Je supplie mes lecteurs de consulter ce tableau, déjà cité plus haut, de l'afficher devant leurs yeux, de le consulter en permanence, pour ne pas se laisser abuser par les annonces quotidiennes des médias, qui ne parlent que violences, assassinats et cadavres pour entretenir la terreur. Homicides et violences ne cessent de baisser dans le monde. En particulier, voici des chiffres officiels donnés par et pour les États-Unis, concernant l'année 2011 : dix-sept citoyens de ce pays moururent d'attentats terroristes, aussi bien sur leur territoire qu'en Afghanistan ou en Irak ; en comparaison, le tabac fit, la même année, dans le même pays, quatre cent mille victimes (10% des morts dans le monde, alors que les guerres y sont pour 0,31%), les accidents d'automobile deux cent mille, l'alcool quatre-vingt mille ; il y eut, enfin, cinquante mille homicides par balle, grâce à la liberté du port d'armes. Alors que ces citoyens ont une chance sur sept cent mille d'être tués par la chute d'un astéroïde, ils ont une

chance sur dix millions de mourir du terrorisme. Cependant, l'État américain dépense des centaines de milliards de dollars pour se protéger contre ce monstre. Absurde, cet état de choses se répète de manière à peu près équivalente dans les autres pays occidentaux. Nous avons appris enfin dans les livres d'histoire que les crises économiques sont souvent les causes des conflits. Or l'Europe en a déjà traversé quelques-unes sans qu'aucune guerre ait été déclarée. Enfin, la courbe des violences ne cesse de baisser dans le monde : en France, le nombre de meurtres a été, depuis le Moyen Âge, divisé par deux ; en Europe occidentale, ce même nombre d'homicides a été, en sept siècles, divisé par cent. Nous vivons en paix plus que, drogués, nous le croyons.

Le second contrat social

Pour mieux dévorer ses propres enfants, le monstre Léviathan leur enseigne à chanter des hymnes héroïques sur le don généreux de leur vie. Or ni Hobbes ni Rousseau ni autres ne purent ni ne surent prédire l'étape suivante. Car le contrat ou le pacte social qu'ils décrivent ne fédéra pas l'humanité entière mais des familles, des tribus, des clans, bref, des communautés dispersées, voisines, opposées, bientôt ennemies. Et, comme je l'ai dit plus haut, la guerre, inévitable, recommence à l'échelon supérieur. Ces philosophes avaient sans doute décrit, de manière théorique ou imaginaire, une sorte de préhistoire. L'étape suivante, depuis la guerre de Troie, du moins à ma connaissance, c'est l'histoire que je nomme thanatocratique, bien réelle celle-là, et parfaitement documentée, jusqu'au jour où quelques monstres, toujours et jusqu'alors dévorant leurs enfants, mais soudain lassés des ravages laissés par la guerre

continuelle de leur groupe contre d'autres groupes, cessèrent un carnage qui montait jusqu'aux étoiles pour passer entre eux un pacte imprévu, jusque-là sans nom dans aucune langue, sans aucun concept dans la philosophie. Aucun groupe signataire n'assuma le rôle de vaincu ; l'Europe elle-même ne se saisit pas de celui de meurtrier. Voilà pourquoi les Européens ont tant de mal à croire en leur nouvelle institution : comme la Mort ne la domine pas, comme elle ne joue plus le rôle de cause, de fondation, de passion, d'idéal ni de moteur – par un bonheur inconcevable, elle ne fait plus rêver –, l'Europe n'est pas encore politiquement, historiquement reconnaissable. Trop nouvelle. En paix, il ne se passe rien et fort heureusement ; ou plutôt : nul ne sait plus reconnaître d'événement sans mort. Inutile de prétendre qu'un super-Léviathan, international celui-là, se leva, plus armé que la somme de tous les autres, et garantit la paix dont l'Europe jouit depuis un demi-siècle, car les ennemis dont on dit qu'il les tint en respect s'effondrèrent d'eux-mêmes, sans coup férir, par implosion. D'autre part cette super-puissance a perdu toutes les guerres qu'elle a engagées récemment. Non, il s'agit de dialogue et de négociation.

Deuxième héros de l'âge doux : un certain Callières

Louis XIV ne cessa de faire la guerre – plus de trois cent mille morts ; à peine si son règne ensoleillé connut quelques mois de paix. De ces années belliqueuses, la France sortit épuisée, exsangue, ruinée ; ledit Grand Siècle coûta un prix exorbitant. Sous le règne de Louis XV, la reconstruction des finances publiques, encore une fois mal gérée, empêcha, par exemple, la refondation de la Nouvelle-France. Infâmes, nous oubliâmes

nos frères québécois. Or donc, ledit grand roi négociait moins qu'il ne cherchait à intimider par les armes et à imposer sa volonté par le canon. Avant Louis XIV, Richelieu fonda l'Académie française. Nous conservons la liste de ceux qui occupèrent, tour à tour, les quarante fauteuils. Quelques gloires incontestables s'y noient parmi mille noms oubliés. Longtemps pris pour un auteur médiocre, l'un de ces académiciens de l'ombre décrit, dans son œuvre précise, le déséquilibre vie-mort, thème de ce livre, et tente de l'inverser. Conseiller auprès de ce roi mortifère, François de Callières (1645-1717) publia, en effet, en 1716, année qui suivit la mort du monarque et qui précéda la sienne propre, un livre décisif : *De la manière de négocier avec les souverains*, texte qui sombra dans l'oubli pendant deux siècles avant de connaître, à partir de 1917, une résurrection imprévue. Je tiens désormais son auteur comme l'un des grands penseurs de ce temps et du nôtre, d'autant qu'il partage avec Vauban le mérite de prendre à rebours les usages pugnaces du roi. Il n'eut pas le courage ou la possibilité, pendant un règne où régnaient, aux frontières, le bruit et la fureur, de publier ce livre paisible, qui resurgit à une date où la Première Guerre mondiale développait son inutile boucherie et avant que le traité de Versailles ne devînt le contrat léonin dont les conséquences néfastes entraînent les années suivantes à une guerre pire et se font encore sentir aujourd'hui. À partir de 1917, donc en plein conflit, traduit en de nombreuses langues et mis au programme de maintes universités – même des écoles de commerce soucieuses d'enseigner la négociation –, cet ouvrage parcourt la planète, de la Chine au Portugal et du Japon à la Pologne. Considéré désormais comme un classique, traduit en anglais, par exemple, par le secrétaire de Sir Winston Churchill,

L'ouvrage de François de Callières eut pour lecteurs assidus et admirateurs de hauts personnages de la politique ou de l'économie, comme Thomas Jefferson ou John Galbraith. Dans un livre récent, mon ami et collègue Amin Maalouf le remet en scène devant nos yeux et, pour mon bonheur, me l'enseigne.

Le doux avant le dur pour éviter le dur

À distance immense de Machiavel, avant, ou de Clausewitz après lui, François de Callières voit, d'abord, son pays d'un œil lucide: notre nation est si belliqueuse, écrit-il, qu'elle ne connaît presque point d'autre gloire ni d'autres honneurs que ceux qui s'acquièrent par la profession des armes..., avant de définir le but du négociateur: éviter au maximum les conflits. Tout prince chrétien, ajoute-t-il, doit avoir pour maxime principale de n'employer la voie des armes, pour soutenir et faire valoir ses droits, qu'après avoir tenté et épuisé celle de la raison et de la persuasion. Mieux encore, son livre comporte des pages qui décrivent quasi expressément la manière adoptée par ceux qui construisirent, passé la Seconde Guerre mondiale, notre Europe pacifiée. Existe-t-il meilleure preuve de génie qu'une telle prophétie? Après François de Callières, Edgar Faure allait disant que la guerre coûte toujours plus cher que la paix, même acquise à n'importe quel prix. Avant lui, Leibniz avait déjà, par la méditation d'un irénisme religieux, proposé au grand roi, resté sourd, le projet d'une paix perpétuelle en Europe. Certains experts anglo-saxons disent de François de Callières qu'il inventa le *soft power*. Preuve en est ce texte dont les pages, conseillant le doux tout court et comment y parvenir, restèrent inouïes pendant deux siècles assourdis par le bruit des conflits, jusqu'à ce que ces derniers

deviennent absurdes et monstrueux. Pour cette innovation héroïque, je salue François de Callières, initiateur de l'Europe actuelle et de mon petit livre, comme le deuxième héros de l'âge doux: le négociateur après le médecin, Schuman et Adenauer après Schweitzer et Monod. Je proclame cet homme de l'ombre comme l'une des gloires de l'Académie et de la France. Qui nie aujourd'hui, en effet, l'efficacité de la négociation par rapport aux désastres causés par une violence sans parole, toujours inefficace, même entre individus, parce que s'engendrant indéfiniment elle-même, qui nie la puissance étrange de la diplomatie sur la bombe, du dialogue sur le duel, du doux sur le dur? Je rêve que, dans un Panthéon réaménagé, soient transportées les cendres du grand homme et qu'avant ma mort je puisse fleurir sa statue érigée entre les Invalides et le quai d'Orsay, après que l'on aurait fabriqué des cyrnbales et des casseroles avec les métaux fondus à partir des statues médiocres de Louis XIV sur la place desdites Victoires ou de Foch au Trocadéro. Nous agrémenterions la fête d'une musique accompagnée du son de ces percussions.

La fin de l'âge sacrificiel?

Outre les pactes internationaux, que se passa-t-il lorsque, en majorité, les nations d'Europe supprimèrent le service militaire, par exemple? Elles prirent, là, une décision dont le geste témoigna qu'elles avaient acquis une sorte de conscience collective qu'elles pouvaient survivre sans requérir la mort de quiconque. Quant à leurs armées de métier, aux casques de mieux en mieux bleus, elles ont pour mission, désormais, moins de faire la guerre que d'empêcher les autres de la faire. Mieux encore, la pitié qui envahit les contemporains à l'égard de

la souffrance des bêtes dans les abattoirs les entraîne également vers la fin des sacrifices animaux. Tu n'arrêteras aucune vie. Sous nos yeux, l'âge sacrificiel s'achève. Au moins ici même. Fin régionale – temporaire? – de l'histoire de mort. Dans les pages précédentes, je viens d'opter pour son universalité.

Abolir la peine de mort

Au même titre que les seigneurs de la guerre, le bourreau appartient à la civilisation qui a tant célébré la Camarde. Il faut se souvenir que le peuple parisien se pressait en foule pour assister à une décapitation, exécutée par un Sanson ou un Deibler, appartenant à ces familles qui, de père en fils, se chargeaient de ce qu'élégamment l'on appelait les « hautes œuvres ». Il en est ainsi encore dans certains pays. Mais les mentalités changèrent brusquement. Qui décapite fait horreur à tous, nous l'avons expérimenté récemment, alors que nous-mêmes avons décapité pendant des siècles jusqu'à récemment. Cela, je le répète, devenu insupportable, mesure les progrès acquis en peu de temps. Ayant appris à détester la Mort et à lutter contre elle, nous abolîmes sa peine; mieux encore, dans le secret des hôpitaux, ce que l'on appelle les « soins palliatifs » tente d'alléger la peine de mourir. Nous vivons et pensons éloignés des bourreaux. Cette distance mesure quelque chose que j'aime encore nommer, contre toute attente, le progrès, exactement le progrès moral. Que voici, sur grand écran: la plupart des pays du monde ont, peu à peu, supprimé la peine de mort: cent cinquante-sept États sur cent quatre-vingt-treize. Des exécutions capitales ont encore eu lieu en Chine, en Iran, en Arabie Saoudite, aux États-Unis, au Texas, dans

le Missouri et en Floride. On peut s'attendre à une abolition universelle. N'oublions pas qu'en 1981, la France ne fut que le trente-cinquième État du monde à la supprimer et qu'à cette époque, je m'en souviens, nous n'étions pas sûrs que la majorité des Français eût voté en ce sens si l'on avait organisé un référendum. Robert Badinter recevait alors des lettres de menace. Aujourd'hui, les exactions de Daech font vomir le monde.

Utopie, encore

On pourrait imaginer ou rêver de ne plus tolérer le sang. Inventer alors des communautés non violentes, des monastères pacifiques, une politique hors du commun, toutes exceptions d'apesanteur à l'attraction universelle des rivalités. Ascension, jaillissement. Voler vers la grâce. Utopies, dites-vous. Or nous faisons la guerre, nous nous entretenons le plus souvent pour défendre un espace, le nôtre, ou pour en conquérir et en occuper un autre. La paix viendrait-elle de ce que nul ne tiendrait d'étendue? La Terre sainte est un oxymore. D'où le nom des utopies: l'absence totale d'espace... Voici le *non-lieu* revenu en ces pages. Dites, maintenant, où gît l'espace où nous naviguons sur la Toile, par les moteurs de recherche des nouvelles technologies? Le virtuel n'a pas de frontière. Avons-nous découvert l'île virtuelle d'Utopie paisible?

Renversement soudain de la rareté

Une inquiétude. Suis-je certain de l'évaluation qui précède, sûr du compte selon lequel les assassins l'emportent en nombre

sur les médecins? Suis-je assuré de la rareté des bienfaiteurs, de ce miracle des soins? Pour mieux calculer ce taux ou cette proportion, tentons d'expérimenter, sur le terrain, le récit du Samaritain. À entendre, le long de la route, un blessé gémir de souffrance, combien de mes semblables s'arrêteront pour se pencher sur le fossé? Réponse: presque tous. Il faut que les oreilles et la tête vrombissent de pressantes préoccupations pour rester sourd aux cris de la douleur. Par bonheur, ces idéologues sont rares. Le reste s'arrête. Instruite, peu ou prou, de secourisme, la majorité, de plus, ne touchera pas la victime pour ne point aggraver ses fractures ni ne versera sur ses plaies rien de ce qu'elle porte sur elle pour ne point risquer l'infection, appellera du secours, attendra que surviennent les pompiers, le Samu... prendra plus tard des nouvelles... J'ai participé plusieurs fois à de telles scènes, où une foule douce remplace la désertion indifférente des doctes de la parabole. Elles s'expérimentent en laboratoire de psychologie comportementale, et même sur de jeunes enfants qui, dès l'âge tendre, se portent au secours d'un adulte en difficulté. Au moment du naufrage, pendant le poste d'évacuation, retentit le cri du bord: « Les femmes et les enfants d'abord! » Le droit pénal français confirme cette expérience quand il définit la non-assistance en personne en danger comme un délit, au moins. Le législateur parle plus volontiers d'« abstention volontaire de porter assistance à une personne en péril »: cet ajout de l'adjectif « volontaire » souligne qu'il faut des intentions expresses pour ne pas intervenir; cela montre que, dans le cas courant, la plupart se montrent secourables. Les États-Unis et certaines provinces canadiennes disposent, de plus, d'une règle qui atténue les poursuites judiciaires en cas d'intervention

maladroite, disposition connue sous le nom de « loi du Bon Samaritain ».

Voici alors que se profile une analyse qu'une question de tantôt exigeait. Comme nous ne savons pas vraiment comment les individus font société, nous en sommes réduits, pour tenter d'en avoir quelque connaissance, à des représentations, des visions, des spectacles. Or le théâtre qui en accueille les scènes et les décors ne montre que violence, sang et mal; filme complaisamment les brigands qui laissent le blessé dans le fossé, crient volontiers au scandale pour se dédouaner de ne l'avoir pas soigné, se désintéressent enfin de qui le guérira. Nous croyons alors, dur comme fer, à cette tragédie étrangement coupée de sa suite de bonté. Ainsi nos médias ne cessent-ils de mettre en scène crimes, morts et catastrophes, en oubliant les infirmiers, médecins ou Samaritains et leurs gestes secourables. Nous prenons alors ce théâtre partiel pour la vérité, cette apparence pour la réalité; nous croyons que le mal règne, que le sang coagule la société, maintient le collectif ensemble. Comme son nom l'indique à merveille, cette publicité construit l'opinion publique, mieux encore, le public lui-même. Puisqu'il n'apparaît ni sur la scène ni sur les écrans, le Bien, au contraire, devient une rareté miraculeuse. Parmi le crime courant, la bonté fait exception. Non. En fait et à l'inverse, les médias ne nous trompent pas, ni les auteurs tragiques, ni les historiens, ni l'*Iliade* ni les thuriféraires des batailles de Napoléon... Guerres, assassinats sanglants et malheurs tragiques, ces mises et metteurs en scène, constants depuis l'aurore des temps et tenant, aujourd'hui plus et mieux qu'hier, la société du spectacle, les présentent comme des nouvelles, c'est-à-dire des exceptions par rapport au cours ordinaire des choses. Ils ont

mille fois raison. L'exception ne se trouve pas aux endroits où on le croit : lesdites nouvelles disent, en effet, la rareté. Projetées à la une et jetées en pâture, ces horreurs restent rares. « Voici, disent-ils, de l'information ». Ce mot a deux sens : celui, strict et rigoureux, de la théorie physique, d'une part, et, de l'autre, ce que l'on voit sur les écrans ou lit dans les pages des journaux ou entend dans le poste. Le premier définit l'information comme proportionnelle à la rareté ; le second ressasse toujours indéfiniment le même spectacle de mort. Deux significations opposées : le rare, d'un côté ; ce qui se répète jusqu'à la nausée, de l'autre. Découverte bouleversante : non, c'est tout justement le même sens. L'information au sens courant dit le rare. Oui, le mal fait exception. Oui, l'assassinat, le meurtre..., aussi nombreux que nous les chiffions, restent accidentels parmi l'ensemble des événements. Peu, statistiquement, pratiquent violence et cruauté. Pour la plupart, nous entendons les appels du blessé, nous arrêtons au bord du fossé, partageons volontiers les conduites de pitié où le droit nous fait obligation d'intervenir ; alors qu'une population rare, malade mentale, mais hyperactive, bruyante et pugnace, recherchant la puissance et la gloire et les obtenant le plus souvent parmi les ors et les fusées colorées du triomphe, commet les actions violentes et y entraîne un entourage obéissant. Voilà, en chiffres, la vérité. Pourquoi les théâtraux ne cessent-ils, complaisants, de répéter : « bonnes nouvelles, pas de nouvelle » ? Parce que le Bien règne, au contraire, à peu près partout, parce que la majorité, en effet, se compose au total de braves gens, pour qui l'entraide reste une conduite silencieuse et ordinaire ; parce que les bienfaiteurs l'emportent en nombre, largement, sur les malfrats, les infirmières sur les voyous et, comme finit *Biogée*,

la joie sur la tristesse et la terreur. Renversement inattendu de la présomption de rareté : le Mal fait signe sur un fond uni de Bonté.

Paysages d'utopie

Au bilan de cette navigation dans les nombres, rectifions l'erreur des océanographes : l'île d'Utopie bienfaisante se révèle mer courante et continent commun. Inversement, le Mal surgit comme un haut-fond levé des abysses, comme une île aux pis abords. Les marins hauturiers l'entendent ainsi. Renversement total de nos perspectives : l'histoire et les histoires ne discutent que d'utopies, alors que ce que l'on nomme « utopie » décrit la réalité nombreuse et muette. Du coup, soucieuse du réel, la philosophie, lucide, quitte les historiens et se rapproche des utopistes. Décevrait-elle si elle dessinait une nouvelle carte de Tendre ou le paysage commun et sublime que sculptaient les paysans ?

Heureuse, la philosophie aborde enfin ces nouvelles îles d'Utopie, si vieilles cependant. Émerveillée, elle y débarque et les explore à nouveau. Débordant de trouvailles concernant les sociétés, le XIX^e siècle inventa la sociologie, les sciences humaines, l'ethnologie et maintes théories politiques. Parmi ces dernières, beaucoup distinguent celle de Karl Marx, réputée scientifique, de toutes celles, citées plus haut et inspirées, j'en redis l'éloge, par Saint-Simon, Proudhon, Fourier, Considérant..., que le maître allemand, avec mépris, taxa d'utopies. En comparaison, le XX^e siècle fait misérable et sinistre figure. Pauvre en inventions sociétales et criminel en politique, on y vit apparaître le nazisme, le fascisme, et se réaliser nombre de révolutions d'inspiration

marxiste. Les philosophes s'y montrèrent peu créatifs en théories politiques parce que l'engagement qu'ils prônaient les obligeait à répéter avec servilité les ukases des partis en place. À l'aube du XXI^e, nous pouvons établir un bilan de cette petite ère séculaire, bilan facile à calculer, en fonction, de nouveau, des nombres, ici ceux des morts. Aux hécatombes perpétrées par les nazis et la guerre civile d'Espagne, ajoutons celles des régimes régnant à Moscou, Pékin, Tirana, Bucarest, Varsovie, Prague, Phnom Penh, La Havane..., partout dans le monde, dont voici la somme: quelques dizaines de millions de cadavres, y compris les victimes des guerres, civiles ou étrangères, que ces totalitarismes engendrèrent. Cela valait-il la peine, assurément, de choisir la science politique contre l'utopie sociétale? Car, de ces utopistes, à l'opposite, nous reçûmes et conservâmes les crèches pour nos enfants, les coopératives paysannes, les fruitières des fromagers, des banques destinées aux démunis, Banque populaire ou Crédit agricole, des mutuelles pour les pauvres, des associations de soins annonciatrices de notre Sécurité sociale, toutes nouveautés encore vivaces qui font à beaucoup d'entre nous la vie douce. Aucun de ces groupes ne prétendit jamais construire nations ou empires. La plupart des novateurs cités, pas tous hélas, défendirent, en outre, la cause des femmes, traitées injustement, voire sauvagement, depuis l'aurore des temps et sous toutes latitudes. Pas un seul mort de leur fait: du concret, de la continuité... Qui se souvient des inventeurs méprisés de ces humbles bienfaits toujours là et peu à peu répandus dans le monde? Cela valait la peine, assurément, de choisir ces utopies-là contre une science politique imaginaire. D'autant que, du côté scientifique et technique, nous devons à ces mêmes réputés songe-creux le creusement du canal de

Suez, l'idée de réseau et la construction de maints chemins de fer, l'établissement de voies maritimes et, encore, des banques, Société générale ou Crédit lyonnais. On compte semblable bilan dans plusieurs pays hors de France. De quel côté l'utopie a-t-elle eu lieu? Là, des cimetières et des camps, tristes paysages; ici, des bienfaits toujours là. Concrètes et durables, ces réussites tiennent à ce que, contrairement aux théories dites «scientifiques», dont la portée cherche l'universel et dont la base se définit par classes ou ensembles, lesdites utopies s'intéressent, tout justement, au lieu, au local, je veux dire au partiel, au détail, à ce minuscule auquel je tiens tant, à ces anonymes de toujours: aux éleveurs de vaches qui fabriquent du fromage sur les hauts plateaux de Franche-Comté, aux passionnés, aux enfants de tel sexe, à telle réunion particulière, moins aux chefs qu'aux minuscules, plus aux relations concrètes, personnelles, qu'aux pouvoirs grandioses et glorieux, parfois même au caractère de chacun, défini pour former un groupe associé harmonieux. Non point aux foules, non pas aux classes, jamais aux ensembles, mais aux individus, même à leur psychologie. Tous des bombes douces.

L'individu commun et le vrai commencement de l'Histoire
Méprisée comme utopique, cette vision du personnage commun, banal, minuscule, individuel, faible, malade, infirmier, virtuel, oui, miraculeux, si délaissé dans son fossé, si oublié dans sa bonté, si concret dans son humilité qu'il passe pour inexistant... et de sa puissance ascensionnelle de douceur, dévoile, il me semble, la vérité de la vieille histoire. Un nouveau retournement. Non, ne la firent ni les crimes de Staline ou de Mao, ni les guerres de César ou d'Alexandre, ni les décisions

de génies législateurs, ni les fortunes économiques, ni la dialectique, ni aucune lutte, nulle haute majuscule... ensembles massifs à hiérarchies forcenées qui ne produisirent que des morts, de la répétition, de l'éternel retour... pour qu'existe le récit spectaculaire de l'histoire... mais chaque femme et chaque homme, sans nom, par leur conduite privée; les petits, les gauchers, les boiteux.

Par ses représentations sanglantes ou concurrentielles, ce spectacle d'histoire cache, depuis toujours, la constitution naissante et la construction complète du collectif, l'intégrale de ses différentielles, difficile à concevoir et à organiser. Je le redis: savons-nous vraiment comment les individus font société? Ou ce qui les colle ensemble? Puisqu'on n'en sait rien, autant se servir du sang qui coagule bien. Cela au moins fait spectacle – on dit en français: «grand-guignol». Représentation, représentants. Rois et empereurs, papes ou stratèges, experts, décideurs siègent sur des trônes dont la base aveugle cette sape d'ignorance; assis sur un regard, tout le monde croit qu'ils savent, alors que, comme une plaque, leur derrière bouche ce trou d'égout.

Pour la première fois, ce mensonge théâtral toujours joué, en représentation publique, par une aristocratie de prêtres, de guerriers, de riches ou de spécialistes prétendus, pour que se forme une distance large entre eux et leurs spectateurs, considérés en classes, ensembles théoriques ou en groupes représentatifs pour un sondage statistique, et les éloigner ainsi de toute action, de tout rôle, de toute décision, ce mensonge, dis-je, les nouvelles technologies le dévoilent enfin en déverrouillant la voix de chacun. Parce qu'elles laissent parler chaque individu, parce que des milliards d'humains accèdent désormais à toute information, locale ou globale, et à tout autre. Alors libéré, le

nombre pleut: il pleut enfin du collectif; il pleut enfin la nouvelle histoire. Du tohu-bohu diffus de ces voix, elle naît.

NUMÉRIQUE ET VIRTUEL

Dérive historique du dur vers le doux

Résumé, reprise. La passion de tuer ne cessa de mobiliser des forces géantes – sabres, boucliers, canons, cuirassés, bombes atomiques..., toutes énergies à l'échelle entropique. Première et constante dévastation des chairs et des paysages. Mobilisées par l'économie et les marchés, mines, usines et transports..., les énergies dites «pacifiques» accèdent à la même échelle et, parfois, à de semblables morts par inégalités, pollutions et famines. De la pierre taillée aux armes nucléaires, des chasseurs-cueilleurs aux éviscérations du monde, cette ère historique, marquée par les forces dures, s'achève. Elle ne peut aller plus loin sans empoisonner les humains et détruire les choses. L'innovation douce de soigner inclina la recherche vers la découverte d'onguents et de pommades, crèmes, oxydes et acides, ensuite se dirigea vers les microbes, bactéries, virus, molécules de taille infime... Du point de vue énergétique, l'échelle de ces choses et de ces vifs minuscules inverse la précédente, colossale. Première promesse, déjà douce, dans les colles et les choses, de douceur humaine, par le doux énergétique. Trois sens donc au terme «doux»: la vie prolongée par le biologiste et le médecin: la paix, nouvelle, mais qui dure; les basses énergies. Voilà les trois composantes de l'âge doux.

Voici la troisième. Les nouvelles technologies accélèrent et renforcent les métiers de la communication et ouvrent,

ainsi, l'ère du virtuel. Nous nous rassemblons moins par corps que par messages, signes et images, bits, digits, pixels. Les énergies accèdent à une échelle infime, dite « douce ». Avons-nous découvert l'infinitésimale douceur qui collerait les communautés sans effusion de sang ni coagulation ? Entendrions-nous enfin ces relations impalpables qui font que les gens s'entendent ? Doux en ce tiers sens, notre virtuel va-t-il ouvrir au règne de l'esprit ?

Économie et religion

S'il était démontré qu'une partie décroissante de personnes détenait un pourcentage croissant de richesses dans le monde, ce mouvement se poursuivrait jusqu'à deux limites où un point sans dimension posséderait tout et où tous les autres n'auraient rien. Cet état de choses, nous l'avons connu jadis. Pendant notre antiquité, quelques dieux en comité restreint banquetaient, en effet, cachés par les nuages, au sommet de l'Olympe, s'y enivraient d'ambrosie, boisson d'immortalité, en y éclatant d'un rire inextinguible. Immortels, ils tenaient en main l'éclair de la foudre – thermonucléaire ? – et n'entretenaient que peu de relations avec la population des femmes et des hommes en nombre voués à l'agonie et qui, pour cette raison, portaient le nom de « mortels ». Voilà, de nouveau, les deux limites de la pyramide : tous condamnés à mort, à la base, une élite rare d'immortels, à la cime. Les plus riches rêvent, encore aujourd'hui, augmentés, de parvenir à cet état. Encore un coup, la mort et la vie organisent les différences. Ce sens polythéiste de l'histoire se dirigerait donc encore vers un Olympe, contemporain mais d'un archaïsme millénaire : une minorité infime et richissime,

à devenir transhumain, dominerait un monde misérable voué à la mort. Aucune force n'arrête, en général, un processus ainsi entraîné par la force. Il va toujours à ses limites, dont nous voyons ici la variante divine. Je crois même que ce polythéisme, à la lettre aristocratique, reste une constante forte de l'histoire et que, réciproquement, ce mouvement croissant de classement et de concours – plus haut, plus vite, plus fort... plus riche, plus belle, plus célèbre... – définit justement le polythéisme : féroce, implacable, irrépessible, toujours contemporain, baignant nos mentalités concurrentielles. Comme le dit Bergson, le collectif devient une machine à fabriquer des dieux. Nous voyons de nos yeux le fonctionnement de cette machine.

Face à un tel horizon, laissons donc la force, jouons la douceur... « Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, en avant de Yahvé, mais Yahvé n'était pas dans l'ouragan ; et après l'ouragan, un tremblement de terre, mais Yahvé n'était pas dans le tremblement de terre ; et après le tremblement de terre un feu, mais Yahvé n'était pas dans le feu ; et après le feu, le bruit d'une brise légère. Dès qu'Élie l'entendit, il se voila le visage avec son manteau, il sortit et se tint à l'entrée de la grotte. Alors, une voix lui parvint, qui dit... » (1 Rois 19,11-13).

Ce texte prophétise exactement le troisième âge, celui-là même que nous vivons aujourd'hui et qui, à l'écart du feu et des hautes énergies, destructrices, cultive les basses, l'information, les signaux, les signes, les paroles..., que le tonnerre rend inaudibles. Que donc, caressés par cette brise fine et ténue, les pauvres rient à leur tour, aux éclats et pacifiquement, de cette échelle dressée, verticale, au centre du monde pour le parasiter en détail et les tuer dans l'ensemble ! Misérables mortels, qu'ils

s'occupent d'eux-mêmes, ne comptent que sur eux-mêmes et vivent dans l'oubli, peut-être le mépris de cette irrépressible concurrence olympique : plus haut, plus riche..., et après ? Il faut bien que tout le monde y collabore pour qu'elle tue le monde, car seule notre envie élève cette déité, seule l'obéissance volontaire sculpte notre esclavage. Laissons donc les dieux et déesses, rares, boire seuls, rire parfois et se chamailler souvent sur leur montagne haute. Que se passerait-il si nous ne nous occupions plus d'eux ? Dix richissimes, dix Olympiens, dix petits nègres se chamaillent sur leur île...

Miracle, à nouveau

J'ai comparé plus haut l'inclinaison du dos propre à celle qui s'apprête à soigner au *clinamen* miraculeux qui apparaît parmi l'attraction universelle de la pluie qui ne peut pas ne pas tomber. Elle ou il s'incline. Autrement dit, parmi la loi martiale qui ne peut pas ne pas régler le champ social, juridique, politique et culturel, apparaît la compassion de celle qui se penche sur la souffrance comme une miraculeuse rareté. Violence nécessaire ; soin contingent, quasi improbable. J'ai aussi dit le sang dur et le vin doux, j'ai dit doux l'acte d'amour ; j'ai dit dures les pointes aiguës de Bryce Canyon ou de Carnac ; j'ai dit les brigands durs et le Samaritain doux, doux comme l'huile qu'il répand sur les plaies du blessé. Doux et miraculeux. J'ai dit, après, lance et bombe dures, j'ai dit, et voici du nouveau, notre virtuel doux... Donc, le nouveau sens de ce dernier adjectif retrouve, en mode objectif de calcul rigoureux, l'extrême rareté d'un geste d'amour parmi les champs d'épandage des meurtres déchaînés. Car le doux des signaux informatifs apparaît, en

effet, comme rarissime parmi la dégradation fatale de toute énergie dure : la néguentropie de l'information est une sorte de miracle parmi la nécessité de l'entropie. Elle l'inverse et remonte le flux de la descente fatale. Je n'emploie pas le mot miracle au hasard ; je ne fais, de nouveau, que suivre l'usage de Maxwell et de Jeans, tous deux thermodynamiciens. Une fois de plus, voilà une exception aussi minuscule que le démon de Maxwell et décisive comme lui. Or la vie émane de cette exception.

Bilan : la mort est la loi, nécessaire et dure, des mondes inerte, vif et collectif, celle du guerrier. Réunis par le sang et par lui coagulés, nous le sommes aussi par les signes ; nous vivons donc, rarissimes, par la néguentropie douce. Nous parlons, acculés à la rareté. Qu'est-ce que l'homme ? Un habitant de cette rareté, de cette utopie, voué aux miracles sur les îles rares du langage, parmi la mer de la violence déchaînée. Son histoire court du dur vers le doux, dans tous les sens de ces deux adjectifs : doux comme l'huile et le soin du Samaritain, le génie du médecin, doux comme la paix, doux comme les signes et la langue, doux à l'inverse de la violence et de la mort. Soignant. Parlant. Immortel. Ressuscité.

Troisième héroïne de l'âge doux : Petite Poucette

Luther écrivit, dit-on : « Tout homme est pape une Bible à la main. » Sa Réforme assumait ainsi l'advenue de l'imprimerie, dont le livre rendait plus facile la voie vers le savoir. Conditionnée anciennement et à l'inverse par un accès rare aux Écritures saintes, reproduites à la main sur des vélins ou parchemins précieux, l'Église perdit, par la diffusion large

du livre imprimé, beaucoup de son pouvoir, de sorte que s'ouvrit la perspective d'un débat ouvert entre prêtres et laïcs, quasi à égalité. La multiplication du livre annonçait, là, une démocratie intelligente. Face à la hiérarchie, le nombre. Plus de mille ans auparavant, l'invention de l'écriture avait ouvert cette aventure. Parlant intelligemment de Gutenberg, le poète Lamartine trace, en prophète, la même voie. Nous vivons une crise analogue, la troisième donc. L'émergence de l'Internet et autres technologies permet à tous, en principe, l'accès rapide vers tout lieu particulier, à toute information, à la majorité des individus. Répandue, banalisée, l'expertise voit son monopole échapper aux doctes, formés par une fréquentation longue des livres. Tout humain, dès lors, pourrait-il devenir professeur, juge, député, médecin, compétent pour toutes choses ? À la condition expresse, certes, de pouvoir transformer l'information, toute disponible, en connaissance, action qui demande l'intervention d'intermédiaires, instructeurs ou enseignants. Face à l'aristocratie des puissants, des riches, des représentants, le portable dans la paume, Petite Poucette annonce : « Maintenant, tenant en main le monde... » Et puisque l'immense majorité de ses contemporains le tient en main comme elle, plus de trois milliards d'humains peuvent dire une devise que les plus cruels tyrans et les rois les mieux ensoleillés de l'histoire n'eussent même pas osé proférer.

L'État, c'est elle.

Troisième héroïne de l'âge doux, Petite Poucette monte ainsi sur la plus haute marche du podium, entre le médecin et le négociateur, entre Schuman et Schweitzer, entre Adenauer et Monod. Elle incarne une nouvelle démocratie du savoir dont l'utopie fait peur aux anciens. Comment imaginer que, sans les

préparations d'autrefois, n'importe qui participe soudain aux jugements de cour, aux soins médicaux, à l'enseignement, aux décisions publiques, au gouvernement... ? Dans des conditions semblables, imposées par un ancien changement du couple message-support, n'importe qui pouvait voter ! Nous vivons un dilemme semblable. Allons-nous, sans broncher, vers les solutions anarchiques de Petite Poucette ou hésiterons-nous devant cette utopie ? Car le nombre, désormais compatible avec l'humanité, s'envole. Bonne nouvelle. Voilà désormais le doux – l'esprit ? – à la disposition libre des plus grandes populations de l'histoire.

Encore deux doux

Doux sans qualité. Méditant sur la néguentropie rare et la propagation subtile du doux dans l'inerte, le vivant et le collectif des anonymes, ma philosophie prépare et assiste l'explosion sociale de cette bombe douce. Doux en qualité. Si nous comptons le nombre immense de femmes et d'hommes engagés dans des organismes non gouvernementaux, nous parvenons, de nouveau, à de grandes populations. Je viens de le dire à propos du blessé dans le fossé, les philanthropes l'emportent en nombre sur ceux qui s'occupent de rivalités, de guerres, mais aussi de politique – ce « non gouvernemental » disant un aveu littéralement désarmant. Une statistique annonce que la somme des dons se range comme la septième puissance financière mondiale. Toujours obéissante, faible, muette, la majorité des braves gens anonymes va-t-elle se faire entendre désormais ?

Les nouvelles technologies, la puissance et le nombre

En perte d'efficacité, combien de nos institutions disparaîtront-elles ? Quand ? Lorsque leur inertie ne pèsera plus sur l'espace collectif, de plus en plus décalé d'elles. Aveuglément, *Le Parasite* décrivait une politique dont je commence à entrevoir l'effacement, avec celui de certains corps ou métiers intermédiaires... Plus, ô déesse Utopie, la fin annoncée des puissances qui humilient et asservissent ; archaïquement statiques, elles ressemblent aux pyramides d'Égypte ou à la tour Eiffel, pointe en haut et base large. Quel énorme poids dévorait notre foie ! Les nouvelles technologies donnent l'occasion de rendre à la virtualité son sens antique et nouveau-né de puissance. Nous vivons désormais en puissance de nombre, nombre au sens où chacun accède à tous les chiffres imaginables – ressources, sommes globales, statistiques, évolutions, prévisions... – nombre aussi au sens des femmes et des hommes qui, tous, ont désormais accès à la parole. Tous accèdent virtuellement à tout et à tous. Quoique potentielle, cette puissance neuve se substitue, en une paix sans victoire, à celle, vieille, qui tue. En outre, nous venons de vivre la première année de toute l'histoire pendant laquelle les flux de données à travers le monde contribuèrent davantage à la croissance du PIB mondial que les flux réels de biens, de services ou de personnes. Même dans l'économie, le doux vient de l'emporter sur le dur.

Encore une reprise de la même inquiétude

Je ne suis pourtant ni sourd ni aveugle aux forces qui, depuis ce temps si court, s'opposent à la prégnance neuve d'une paix qui laisse espérer l'advenue d'une multiplicité sans unité. Les réseaux sociaux induisirent, à coup sûr, le printemps arabe, qui

sonna comme une libération, mais cet éveil aux échos multipliés déboucha sur un hiver de divisions, de violences, de chaos et de morts. D'où me vinrent deux confirmations cruelles. À la Renaissance, l'émergence de l'imprimerie, en libéralisant l'accès aux savoirs théologiques et scientifiques, n'induisit-elle pas de semblables guerres de religion ? De même, mais à l'inverse, l'émergence de l'écriture, dont les lettres sonnèrent comme une première conquête libératrice de forces nouvelles, du côté, tout justement, du doux, induisit la constitution d'États dont les féroces potentats écrasèrent la multiplicité de leur peuple. Libérer le nombre impose des risques dont j'ai tenté, après Tite-Live, d'évaluer la portée dans mon livre sur la fondation de Rome. Combien de temps faut-il pour qu'une multiplicité désordonnée s'organise et forme une communauté d'autant plus nouvelle que ce type de libération, inattendue, n'a aucun équivalent dans le passé ? Peut-on éviter une violence interminable avant de parvenir à une cohésion ? Lâchée désormais, cette violence ne peut-elle s'arrêter que par la violence dite « légitime » d'un pouvoir souverain et cruel ? Balance inquiétante : l'absence et la prégnance du pouvoir produisent-ils un nombre équivalent de victimes ? Confirmée par l'advenue du troisième âge, où le multiple se libère vraiment, mon utopie espère échapper à l'étau fatal de ce couple mort-mort. Comment ?

Trois âges, trois mains

Notre États exercent désormais sur nous moins de gouvernance que la main, dite « invisible », du marché. En surplombant les autorités, elle caresse ici, elle étrangle là. Cette image divine, qu'Adam Smith découvrit dans la Bible – « La main de l'Éternel

sera sur tes troupeaux» (Exode 9,3) – et rendue organique et pratique par lui, mais aussi invisible que celle du Seigneur, je la retrouve en observant la manière usuelle, toute concrète, d'utiliser le téléphone portable. Le tenant en main, main-tenant, nous individualisons ce qui, jadis et naguère, restait l'apanage de Dieu ou de la collectivité marchande. Ce geste manuel nous permet d'entrer en contact, en effet, avec l'espace de la planète, alors que nous ne bougeons pas de chez nous ; avec toutes les informations disponibles que nous recevons aisément, alors que les puissants de jadis et naguère n'avaient même pas accès aux données innombrables ni aux chiffres globaux nécessaires à leurs décisions ; avec une population immense de correspondants... Cette main réelle qui, maintenant, maintient et manipule l'appareil se double donc d'une main virtuelle, aussi invisible et globale que celles de Dieu ou du marché, qui accède, quant à elle, je le répète, à l'espace, aux informations et peut toucher toute personne. Je l'ai déjà dit, mais dans un autre contexte, aucun potentat ne put jamais annoncer : « Maintenant, tenant en main le monde... », comme trois milliards de Petites Poucettes peuvent désormais le prétendre... Voilà une autre manière de lire les trois âges : la main contemporaine édifie le monde personnel et collectif de chacun, comme celle de Smith organisait aveuglément les échanges mondiaux, comme la main du Seigneur manipulait le monde et les hommes.

Mano a mano

Or, comme en retour de puissance, les questions urgentes posées par le climat, la biodiversité, l'exploitation intensive des ressources non renouvelables... montrent à l'évidence

que, rebiffée ou rebiffant, prête à nous faire payer cher nos exactions, la planète, à son tour, tient en main l'humanité dans son ensemble et chacun dans sa sphère privée. Qui, bientôt, pourra décider d'un échange commercial, d'une exploitation nouvelle, d'un projet industriel, d'une décision économique sans se référer au monde ? Nous tenons en main le monde qui nous tient en main. L'invisible main du marché réalisait des équilibres souples et métastables, plus ou moins visibles, entre des échanges pas encore mondialisés à l'époque d'Adam Smith. Rien n'a changé depuis cette aveugle ordonnance, sauf que nous connaissons ou, plutôt, *méconnaissons le caractère aléatoire d'effets imprévisibles d'une cause donnée à travers le réseau mondial*. Du coup, la main du marché peut, en effet, courir parfois vers l'équilibre mais, aussi nécessairement, produit, çà et là, imprévisiblement, déséquilibres et catastrophes. D'autre part, cette image manuelle tient compte des acteurs, du commerce, du flux marchand ou des transports, en dehors de toute référence au monde, comme s'il n'existait pas ; il s'agit de la main de cette bête que Hobbes nommait Gros Animal, donc de celle des hommes, collectivement. Il s'agit désormais du monde. Oui, nous avons mis la main sur le monde, mais le monde tient sa main sur nous. Nous le tenons virtuellement ; il nous tient réellement. Nous le tenons réellement ; il nous tient virtuellement. Nous le tenons, par accès facile ; il nous tient par nos conditions d'existence – respiration, nourriture, santé, déplacements... Il me paraît prévisible que la main du marché devra un jour adapter sa puissance relationnelle à celle, concrète, du monde et, sans doute, s'adapter, voire obéir à sa loi. Nous entrons dans un temps où se joue un *mano a mano* décisif pour notre survie, entre l'homme individuel ou global et

la planète entière. Mon livre sur l'histoire et l'histoire elle-même se bouclent sur eux-mêmes ; partis du monde, ils y reviennent.

Certains philosophes qualifièrent l'homme d'« être-au-monde ». Métaphysique ou abstraite, cette nomination entre enfin dans le réel et la pratique. Elle présente une face sombre. J'ai dit plus haut que les cultures avaient déplacé nos relations prédatrices de cueillette ou de chasse et de parasitisme agraire sur la flore et la faune, donc de ces rapports dominateurs envers la nature vers des relations du même ordre avec nos semblables, d'où les guerres prédatrices, l'esclavage et les dettes, parasitaires. Nous avons déplacé à nouveau ces relations envers nos semblables vers des rapports du même ordre avec le monde, d'où la dévastation des espèces et des ressources par des prédatrices sauvages et des prélèvements sans limite. Voici donc ce qui advient de l'être-au-monde : doux envers le monde, son âge dur était dur envers les hommes, puis, doux aux hommes, l'âge doux devint dur envers le monde. Nous avons à préparer un avenir où nos conduites seront douces envers les hommes et le monde.

En voici un modèle mineur.

Petit intermède sur les sports

Certaines conduites physiques anciennes, issues pour la plupart d'entraînements militaires, la fin du XIX^e siècle les reformata. Ces vieilles nouveautés, rebaptisées « sports » : rugby, polo, tennis, boxe, lutte, football..., des règles strictes les codifient et les dirige un arbitrage dont la précision évite les accidents, parfois mortels, auxquels les exposerait la violence d'affrontements corporels, même développés hors les guerres.

Ces sports, ces rencontres plus ou moins pacifiques, devinrent donc des modèles réduits, en nombre et en temps, des conflits réels. Par ce changement, certaine culture populaire transita, en Europe et bientôt dans le monde, d'un régime dur, à l'ombre de la mort, vers des aménagements plus doux, au soleil du divertissement. Restait que celui-ci ne se délivre pas de la bataille face à face ni du corps-à-corps : ring et gants de boxe, mêlées, placages, prises, blessures, claquages, drogues pour renforcer les chocs ou les supporter... Restait surtout que ces modèles n'empêchèrent nullement, pendant le même temps, d'épouvantables boucheries humaines sur les champs de bataille et ailleurs. Nul n'exclut, d'autre part, que balle ou ballon, dont nous ignorons l'origine, reproduise la tête d'une victime lynchée sur laquelle s'acharnent pieds, poings ou bâtons. Le baron de Coubertin reprit, de plus, la pratique grecque des jeux Olympiques et minimisa de nouveau l'affrontement par un programme de courses ou de sauts où femmes et hommes se battent plus contre la mesure et la montre qu'entre eux. En insistant sur la fraternité entre les peuples réunis ainsi pour concourir, il renforça l'adoucissement précédent. Mieux vaut, en effet, agiter un drapeau national au milieu de la foule, dans un stade, que de l'incliner sur un champ de bataille, jonché de cadavres, ou devant un monument aux morts peuplé de statues. Mais l'idéal proposé dans les compétitions dessinait encore un vainqueur, sorte d'humain augmenté en muscles, taille, souffle ou endurance, Superman ou Tarzan, dangereusement dérivé du darwinisme social prégnant à l'époque. Nul ne dit, haut et fort, que le sport se définit comme un ensemble de pratiques où tout le monde perd, chose vraie en chiffres ; tout le monde, au contraire, ne cause que victoires et vedettes, moins de un pour

mille des participants. Ainsi les médias spécialisés ne parlent-ils jamais de sports, mais de gloriole et d'argent. Restes adoucis de l'âge dur.

Alors vinrent les sports doux. Après les Grecs et cette fin du XIX^e siècle, un troisième acte advint, passé la Seconde Guerre mondiale, moment où émergèrent les sports de glisse : vol à voile, parachute, deltaplane, patins, planche à voile... Plus d'affrontement corps à corps, mais des rencontres avec les éléments du monde choisis plutôt parmi les fluides : souffles, flux et turbulences. Moins de terrains, plus d'air et d'eau ; moins de terre, dure, plus de souffles et d'écoulements. Embellissent et croissent dix adoucissements : face à la nature, plus question d'obéir ou de commander, mais nécessité de s'adapter ; plus d'opposant humain, la solitude ; moins de forces et de muscles que de souplesse et d'intelligence rapide ; moins de compétition, moins de classements, moins d'équipes opposées, des exploits individuels ; moins de vedettes, moins de victoires, de la jouissance ; plus de gants, mains nues ; plus de chaussures à crampons ou à pointes acérées, nu-pieds... Modèles réduits de l'âge doux. Pendant qu'aujourd'hui encore l'argent et la gloire font rage dans des stades où s'entassent des spectateurs descendant des Romains assoiffés du sang des gladiateurs pour assister à des combats du temps passé, sans autre enjeu que le profit, où ils ont vu et où, bientôt, ils reverront des morts, les sportifs authentiques de notre temps s'égaillent sur la plage plate ou par l'altitude en montagne et, ivres de silence et d'espace, s'y livrent aux plis menus de la brise et du ressac. Petites Poucettes de la voile au vent.

Communautés clairsemées, monde cristallisé

Du monde, retour aux communications. J'ai vu fondre un espace d'isolats où les relations entre une paroisse rurale et quelque association sise au chef-lieu de canton dépendaient des foires et de la moisson. J'ai connu dans ma famille des paysannes mortes sans avoir jamais visité la petite ville voisine. Même les arrondissements de Paris vivaient une originalité artisanale et coutumière isolée. Tel vieillard de Saint-Séverin, rive gauche, avoua qu'il n'avait jamais traversé la Seine. L'ensemencement des appartenances formait un espace disparate et bariolé, à l'image de la diversité animale ou florale. Pruneaux d'Agen, bêtises de Cambrai, melons de Cavaillon, nougats de Montélimar, petits-beurre à Nantes, fromages épars... : seulement des îles... Comme le lait caillé ou l'eau cristallise, ces communautés diverses se solidifièrent, chacune disparaissant plus ou moins. Cette prise en masse constitua une intégrale étrange aux conséquences encore peu évaluées. Un monde neuf se mit à exister qui dépendait de nous et dont paradoxalement nous dépendions. Nous le confondîmes avec une certaine mondialisation des échanges marchands, pourtant liés, de manière si fragile, à une énergie si peu chère que sa raréfaction pourrait freiner ces échanges ou même les faire disparaître. En fait, la transformation des lieux disparates des vieilles communautés annonçait un changement global d'espace ou en résultait. Le voici.

Paysage aux nouvelles adresses

Le monde nouveau correspond, en effet, à une profonde mutation des lieux, découvrant sous nos yeux un paysage nouveau. Nos anciennes adresses, nous les codions au moyen

de chiffres et de lettres indiquant nos positions dans l'espace – ferme ou maison, nom de la rue, du bourg ou de la ville, région et nation... – sauf à préciser la nature de cet espace: cartésien ou euclidien, l'ancien se définissait par des distances d'un point à un autre et par des références choisies parmi un quadrillage ou un découpage précédent. Nos anciennes adresses distribuaient leur position dans ce milieu-là. Quant aux adresses nouvelles de nos ordinateurs ou de nos téléphones portatifs, elles ne codent aucune référence ni ne sont sensibles à aucune distance. Passant par Paris ou Vladivostok, nous accédons à quiconque, à tout lieu par le GPS, et à toute information par Wikipédia. Ne disons pas que nous avons raccourci les distances, exploits jadis accomplis par les ânes, les bicyclettes, les aéronefs ou les fusées spatiales, découvrons plutôt que nous avons changé d'espace: le voisinage immédiat ayant remplacé la distance, l'espace, de métrique, est devenu topologique. Nous vivons dans la proximité généralisée. Tout écart a disparu. Or, comme, par sa racine, le mot «a-dresse» (*di-rectus*: direction dans la région et direction ou commandement selon les règles) se réfère, en même temps qu'à l'espace, au droit et à la politique – ainsi codée, ma position permet à la maréchaussée d'avoir accès à mon corps, en cas de délit ou de crime –, ce changement d'espace transforme ces deux instances-là. Changeant d'adresse, nous ne vivons plus dans le même espace; mutant d'espace, nous devons transformer nos institutions politiques et nos droits. L'utopie dont je parle depuis quelques pages prend sa place là, où nous vivons de plus en plus, virtuellement et réellement. Nos communautés se réunissent dans ce nouvel espace, dans cette cité, dans cette polis toute neuve, non, en ce site. Proprement *sitoyenne*, notre installation générale en cet habitat, en ce *paysage* si nouveau que

nous ne le connaissions pas voici à peine deux générations, rend nécessaire d'inventer de nouveaux droits et une autre politique.

Un principe logique et spatial

Un exemple décisif: dans l'ancien espace, dans l'ancien habitat, dans l'ancien paysage, régnait le principe de contradiction. Nul, en effet, ne put jamais vivre ou se poser au même lieu qu'un autre et en même temps. Cet espace était donc le lieu, l'en-droit de l'exclusion. Topologique ou virtuel, le nouvel espace ignore ce principe. Tout le monde s'y retrouve sans bannissement. Alors que nous faisons la queue, à la queue leu leu, devant chaque guichet, nous accédons, tous en même temps et sans attendre, aux plates-formes numériques. Si l'on nomme Utopie l'île de la paix perpétuelle, elle doit se situer dans cet espace-là qui souffre l'inclusion et la favorise. De même, le réseau, nous le verrons, associe fission et fusion. Du coup, nos droits et nos politiques datent encore de l'ère où nous vivions dans l'espace métrique et borné de frontières, celui du conflit, de la lutte, de la victoire et de la victime – maître ou esclave, pas les deux à la fois: allemandes ou françaises, l'Alsace et la Lorraine –, alors qu'en réalité, les habitants de ces douces provinces frontalières, par coutumes séculaires et langages métissés, mélangent à ravir ces deux attaches-là... Voilà les méfaits de l'espace cartésien de notre vieille carte. Quel bonheur de traverser la transparence de frontières effacées!

Retour en arrière: science utopique et utopies savantes

Marx appuie sa théorie politique sur une analyse des classes sociales, calcule leur rapport de forces, mesure le temps

historique de leur lutte et en estime l'issue. Il conclut, avec Hegel, que l'esclave deviendra le maître du maître. Voilà, semble-t-il, de la bonne dynamique, de la saine logique, fondée sur d'évidentes unités de temps et d'espace. Les utopistes, à l'opposite, inventent des communautés, des associations, des mutuelles..., qui, loin du statut de classes sociales cohérentes, se construisent selon occasions, circonstances, tempéraments, métiers, âges... Voilà, au mieux, de l'esthétique, presque de l'impressionnisme, au moins du mélange, au pire du flou. Mimant, dans l'espace social et le temps de l'histoire, une dynamique rigoureuse, fidèle au principe de contradiction, la rigueur marxiste paraissait, du coup, scientifique alors que les paysages flottants, disparates, kaléidoscopiques, mêlés..., loin de passer, à l'époque, pour savants, semblaient à tous confus, naïfs et sans précision. Or nous avons changé de raison. Un système cohérent nous paraît, aujourd'hui, raide, imaginaire et rare, au contraire, et délirant, souvent mortel, lorsqu'on l'applique, alors que des multiplicités complexes, ensemencées de détails foisonnants et, à la lettre, chaotiques ou paysagères, apparaissent réalistes et concrètes, et même, aujourd'hui, savantes. En même temps que se transforme notre idée de la science, l'accusation d'utopie change de camp. Vite dit : plus je raisonne en « rigueur », moins je comprends vivants, individus et groupes ; plus j'envisage des paysages multiples et chatoyants, mieux je décris, au plus près, leur réalité. Cela ne veut pas dire que je délaisse les mathématiques, uniques pour qui veut raisonner, car elles connaissent, mieux que personne, hasard, chaos, contingence, probabilités... Mais la raison qui appliqua la rigueur mécanique à la politique vira au cauchemar que la mort accompagna et multiplia. Ô paradoxe pour qui mesure la distance entre les sciences dures et douces,

l'échec séculaire des régimes inspirés de la théorie marxiste, dite scientifique, comparé aux restes utiles et durables, dans nos sociétés, des initiatives dites jadis « utopistes », passe à mes yeux pour une confirmation, quasi une preuve, de la validité de nos changements dans les modèles savants. Nous aurons donc connu, au XX^e siècle, une science au bout du compte utopique et des utopies finalement savantes. Dans les deux cas, les fondateurs de ces deux tendances réagissaient à des situations nouvelles apparues à la révolution industrielle, comme, d'une part, l'épanouissement du capital, né à la Renaissance et devenu géant parce que nécessaire aux investissements des mines et des usines et, de l'autre, la formation d'une classe ouvrière misérable. Nous vivons aujourd'hui des bouleversements plus importants qu'en ces temps-là. Nous devons donc reprendre ces gestes de réadaptation ou même d'innovation, dans le sens des communautés souples, en harmonie avec la réalité humaine. D'autant que la révolution industrielle s'appuyait sur la machine à vapeur, c'est-à-dire sur les hautes énergies et donc sur la thermodynamique, sur la physique en général. Le changement des pratiques dans la nouvelle ère se fonde, je l'ai dit, sur les basses énergies, mieux encore, sur des sciences plus douces comme celles de la vie et de la terre, lesdites SVT. D'où nous retrouvons les sciences de notre commencement.

Vieille balance des morales sociales

Stabilité. Pesant, dense, sur un plateau de la balance, le Mal bénéficie, sans doute pour raison de spectacle, d'un bras de levier immensément plus long et lourd que celui, rétréci à l'extrême, où pend une bonté sans aucune densité. Aussi la

foule des bienfaiteurs ne peut-elle équilibrer une poignée de malades. Encore un coup, la pesanteur leste le Mal, alors que le Bien s'allège de la grâce. Le social compte le poids. Quand le collectif s'affranchira-t-il de la pesanteur, quand laissera-t-il cette statique primitive ? Réponse : lorsque nos manières de penser – verbe remarquable dont l'origine, le verbe « peser », dessine exactement le schéma précédent – quitteront le règne des énergies dures, à l'échelle entropique, pour se recentrer sur les énergies dites « douces », où les évaluations se renversent. Or, s'installe aujourd'hui dans le monde une nouvelle culture du doux, propagée par les messages qui circulent entre tous, librement. Qu'appelle-t-on penser ? Le contraire exact de tout ce que la philosophie a pu dire sur ce verbe et sur cette activité. Elle essayait, au sens des peseurs d'or ; elle jugeait, statique et balancée ; elle critiquait, en somme. Désormais la voici dynamisée, libérée du lourd, moins pesante que gracieuse, oui, déséquilibrée. Voilà pourquoi, naguère, parut *Le Gaucher boiteux*.

Place des sciences à l'âge doux

Encensées par les Lumières, par Condorcet, par exemple, plus tard par Auguste Comte, porteuses de promesses et d'espoir, les sciences, dont les clartés devaient apporter à l'humanité confort, santé, bonheur, envahirent et occupèrent l'ère de l'esprit, ainsi ou autrement nommée. Et certes, elles réalisèrent, ici même et largement, leurs promesses. Ces performances heureuses lancèrent l'idéologie du progrès. Les politiques, alors, s'inspirèrent de l'histoire engendrée par cette idéologie. Depuis quelques décennies, certaine désillusion semble succéder à

cette confiance ; et les politiques sont en panne en raison de cette perte de l'histoire, orientée naguère vers les promesses qu'entraînaient les performances savantes. Il s'agit moins d'un accès de défiance envers les sciences qu'une redistribution de leur placement, de leur fonction, de leur influence sur la société, sur l'histoire aussi bien et son développement. Au lieu d'occuper le troisième âge seulement et d'en assurer, à elles seules, l'avancée, elles se répartissent et s'investissent au sein des trois moments.

Déplacement et redistribution

D'abord, elles répondent avec efficacité à des questions portant sur le commencement. Elles ont même, là, élargi et renouvelé notre vision du temps, de l'évolution, de la dignité des vivants et du monde à participer à l'aventure globale où nous sommes plongés. Alors que nous les avons placées à la proue de notre nef historique, face à l'horizon, chargées de prévoir où nous allions et même d'assurer notre avenir, elles répondent, à l'inverse et en amont, avec pertinence, à la vieille question, ci-devant dite « métaphysique » : d'où venons-nous ? Orientées vers les origines, elles forment, ensemble, je l'ai dit, une encyclopédie quasi complète puisqu'elles vont des sciences humaines, comme la préhistoire, à la biologie évolutive, l'astrophysique et la cosmologie. D'autre part, les sciences des âges classiques, mises, jadis et naguère, à l'avant, se résumaient à celles qui lancèrent la révolution industrielle : physique, mécanique, thermodynamique, électricité, sciences de l'énergie... Mais, sur la même lancée des Lumières, puis de l'industrie, ces sciences dures contribuèrent au deuxième

âge, en concevant et construisant des armements de plus en plus précis, mortels, massifs et de longue portée. Ledit progrès n'empêcha pas la poursuite, la croissance entêtée des guerres et des morts ; il ne nous protégea pas contre la maladie de violence. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la crise des consciences savantes date du Manhattan Project et de sa suite, la fabrication des bombes thermonucléaires d'une puissance telle qu'elles pourraient mettre en risque de disparition les espèces vivantes, la nôtre comprise, et la planète Terre elle-même. Ainsi, la science marqua de son sceau la fin, en point d'orgue, de cet âge dominé par la Mort. Non seulement elle collaborait avec la Mort mais elle lui donnait, d'un coup, sa plus haute puissance. Les sciences dures dont les découvertes assurèrent toute avance et tout progrès, à cette époque, restèrent donc traversées, sans en prendre conscience, par l'idéologie de Mort qui transportait ce moment de l'histoire dans son ensemble. Le doute sur un progrès exclusivement assumé par ces sciences dures, celles de l'énergie, date d'août 1945, des deux crimes commis à Hiroshima et Nagasaki, virtuellement continués pendant plusieurs années par la montée en puissance de l'armement nucléaire. L'opinion mondiale jamais ne s'en remettra ; peut-être non plus la planète et le climat. Dès lors, l'histoire branla. Une autre philosophie de l'histoire s'imposa.

Le rôle critique

Par la suite ou pendant l'âge que je nomme « doux », les sciences jouèrent un rôle nouveau : une fonction non plus seulement organique et constructive, mais critique. Exemples : occupée longtemps par les datations et l'histoire du climat,

donc par l'âge des commencements, l'assemblée du GIEC, par exemple, lança des appels concernant l'impact des industries et de ses rejets toxiques sur l'environnement, l'état de l'atmosphère et son réchauffement. Occupés longtemps par l'évolution, par les datations des espèces vivantes, donc par l'âge des commencements, les naturalistes, biologistes, biochimistes, écologistes savants... lancèrent autant de cris d'alarme sur l'impact des activités humaines sur la disparition des espèces et la destruction des biotopes. Désormais, les sciences placées en pointe de la proue freineraient ou feraient bifurquer les activités industrielles plutôt qu'elles ne les accéléreraient, toujours dans le même sens, comme elles firent naguère. Anciennement dévolue aux sciences humaines, aux moralistes, aux philosophes, voire aux prophètes, la fonction critique, déplacée, se trouve, aujourd'hui, beaucoup plus active, précise, décisive, dure même, du côté des sciences dures. Il s'agit moins d'un doute sur le progrès que d'un ensemble rigoureux d'avertissements au sujet des dangers auxquels nous exposent la révolution industrielle finissante et ses rendements décroissants. Ces sciences dessinent même des paysages effrayants où le tissu vivant disparaîtrait. Hélas, certaines entreprises disposent de moyens assez puissants pour faire taire les experts, en donnant à certaines pseudo-découvertes une aura médiatique efficace ; depuis l'avènement de la *Big Science*, la haute finance influe puissamment sur les applications. Ce bruit s'entendait moins à l'âge des Lumières ou au début du xx^e siècle, qui connaissait moins que nous la puissance omniprésente des médias, leur pouvoir spirituel. Voilà un côté noir de l'âge des communications, une face dure de l'ère douce. Ésope l'avait déjà dit à sa façon : comme la

langue, tout canal de communication est la meilleure et la pire des choses.

Le rôle organique

Les vrais progrès de l'âge doux sont encore cependant assumés, d'une manière toute nouvelle, par les sciences, finement accompagnées par les choix qualitatifs, induits, tout justement, par cette critique. Il suffit, pour le comprendre, de comparer les apports de la biologie, de la médecine et de la pharmacie à l'espérance de vie ou à la baisse tendancielle de la douleur avec la sottise comique des transhumanistes dont les vantardises ringardes et quantitatives se demandent rarement pourquoi et dans quel but devenir plus fort de muscles, plus haut de taille, plus rapide à la course... L'emporter sur l'adversaire... Idéal à la Tarzan Superman, fidèle encore au darwinisme social. Au contraire, les médecins s'appuient souvent sur des comités d'éthique; nul ne parlait de déontologie des sciences avant l'instauration de notre nouvel âge. J'ai même rêvé jadis de faire prêter à tous les savants un serment inspiré de celui d'Hippocrate. De même, les SVT présentent des savoirs accompagnés de la plus claire et active lucidité de leur effet sur le milieu et la vie, objets à la fois de leur étude et de leur sollicitude. Sciences avec conscience...

Distribuées autrement, les sciences jouent un nouveau rôle, par rapport à l'âge des Lumières. Loin de se situer seulement à la proue, en avant d'une histoire linéaire, pour la guider, la magnifier, l'améliorer, elles pénètrent en tous les lieux de la société – santé, vêtements, alimentation, techniques de tous ordres... –, où elles exercent cette nouvelle fonction organique,

mais aussi critique, suscitant une déontologie, créant une conscience écologique... Réciproquement, les diverses activités sociales – médias, politique, éducation, santé – pénètrent en elles et les interrogent, les interprètent, les appliquent, les détournent..., dessinant ainsi, de concert, un paysage varié composé de pics et de fosses, de montagnes et de vallées, de risques et d'avancées, le même paysage que nous avons dessiné pour le sens de l'histoire, celui-là même que vous voyez, je l'espère, par-delà les pages de ce livre que vous achevez de lire.

La survie

J'y parle de survie, terme au triple sens. Au minimum, écologique et sociétal, le premier prescrit la préservation de la biodiversité: sauvegarder les vivants, l'environnement, la planète et nous-mêmes, mais aussi la culture rare et fragile qui, au sein d'un collectif morbide, lutte contre les forces de la mort. Survivre, laisser survivre ou conserver. Je tente dans ce livre de donner au terme «survie» un deuxième sens, positif et dynamique, celui d'une nouvelle histoire, d'un nouveau sens de l'histoire, aussi bien en amont qu'en aval, sens qui n'entre pas, au moins, en contradiction avec les paysages du monde, mieux, qui les magnifie et en crée de nouveaux. Le mot indique enfin un programme optimal: vivre mieux que la vie, accéder avec joie à l'esprit. Nous y parviendrons à la condition de concevoir, de découvrir, de réaliser, je l'espère, une nouvelle politique, celle que j'appelle «douce», substituée à des institutions conçues et installées à des époques où le monde n'était point ce qu'il est, désormais, devenu; je l'appelle de mes

vœux, puisse-je concourir, sage-femme d'un nouveau genre, à son avènement.

Créer ces trois survies en compagnie du plus grand nombre possible, voilà un projet aussi réaliste, dangereux, difficile qu'utopique, possible et enthousiasmant.